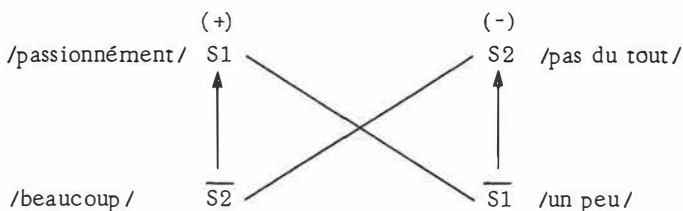


## Les logiques de l'excès et de l'insuffisance

### I. INTRODUCTION : UN CARRE QUI TOURNE TROP ROND

Supposons qu'un étudiant naïf effeuille comme une marguerite les quantificateurs plus ou moins indéfinis de l'amour que lui porte sa belle ; il génère quatre positions : un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout. Pourquoi, se dit-il, ne pas mettre cela en carré ? S1, sur la deixis positive, serait /passionnément/ ; pour non-S1, le contradictoire, /un peu/, est un bon candidat ; /pas du tout/ (ce qu'à Dieu ne plaise) est un S2 convenable pour la deixis négative ; en non-S2, /beaucoup/ paraît aller de soi :



Même les implications semblent fonctionner, car, si elle ne m'aime qu'un peu, cela ne saurait me suffire, et l'avenir condamnera à l'oubli un sentiment si tiède ; quant à beaucoup, pourquoi ne pas admettre qu'il implique passionnément ? Pour autant qu'on puisse faire la différence, j'espère que son sentiment se transformera en passion.

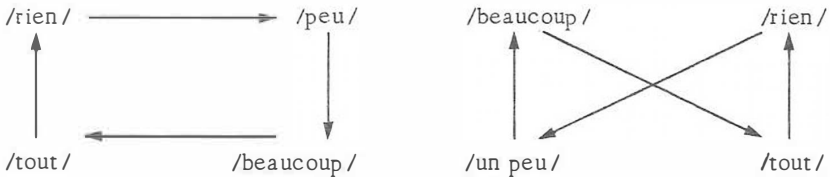
Toutefois, à supposer que les implications se vérifient, et que, comme dans les contes, notre étudiant et sa belle se marient et soient heureux, il n'existe pas, ailleurs que dans ce mini-récit stéréotypé, de relations obligatoires entre les quatre termes ici posés. La sélection du terme /passionnément/ résulte d'un choix idéologique associant la "passion" à une qualité d'amour installé dans la durée, ce pourquoi, dans un tel système de valeurs, il peut être impliqué par le terme /beaucoup/. De la même façon, c'est une évaluation conventionnelle du terme

/un peu/ qui permet ici de prévoir une évolution vers /pas du tout/ (plutôt qu'une évolution vers /beaucoup/, qui serait tout aussi imaginable).

De plus, un tel carré n'est pas vraiment homogène, même dans l'histoire en question : la "passion", qui entre dans la définition du terme positif se retrouve difficilement dans le terme négatif /pas du tout/ ; on attendrait la haine, à moins d'une histoire où l'indifférence elle-même serait passionnée. Dans la banalité d'une quantification sans histoire, /pas du tout/ est un neutre. En outre, les deux contraires sont marqués par la durée, tandis que les deux subcontraires représentent un état ponctuel, celui du moment de l'évaluation. Si, faisant abstraction de la "passion", on retient seulement que /passionnément/ est la limite supérieure (euphorique) du sentiment amoureux, /pas du tout/ sera simplement l'autre limite, "un peu" et "beaucoup" représentant deux degrés quelque peu arbitrairement placés entre le "rien" et le "tout" :

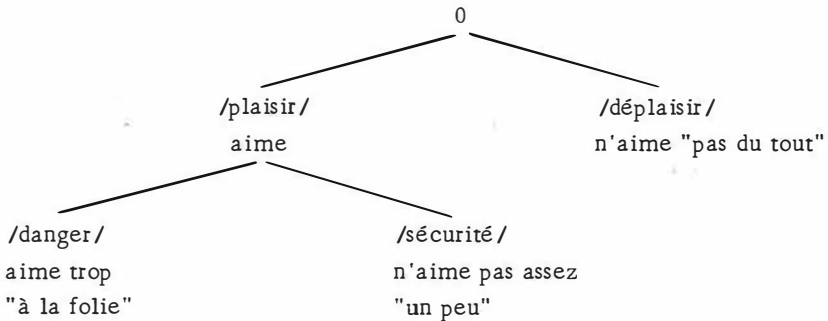


Si les extrêmes sont proches ("La roche tarpéienne est près du Capitole") ou, en ce qui concerne notre histoire, si toute passion excessive est proche de sa fin, on peut décrire un parcours circulaire, comme notre étudiant sur sa marguerite. On peut même, pour donner à ce nouveau carré un caractère plus canonique, faire un parcours en "8 couché" où le /tout/ impliquerait le /rien/ :

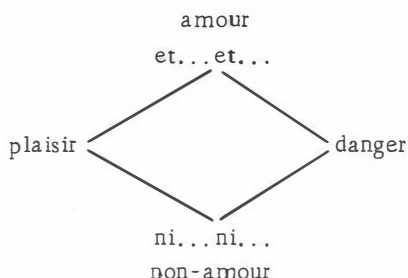


Mais on devrait conclure surtout, nous semble-t-il, qu'il est peu judicieux de mettre en carré les deux extrêmes et les deux degrés intermédiaires d'une catégorie graduelle, même quand elle donne lieu à un parcours syntagmatique. N'ai-je pas oublié, d'ailleurs, dans l'exemple de la marguerite, le terme "à la folie", ce qui facilitait la construction de carrés ? Que faire alors d'un carré-mouton-à-cinq-pattes ? Le sémioticien doit-il se priver des joies de la description dans le cas où il y a plus de deux degrés intermédiaires ?

De surcroît, on pourrait imaginer d'autres histoires d'amour, même à quatre termes (si on ne retient, de "passionnément" et "à la folie", qu'un seul des deux éléments), où /beaucoup/ serait le terme euphorique, tandis que /passionnément/ (synonyme de "à la folie") deviendrait dysphorique parce qu'il mettrait en danger l'objet aimé. On se trouve devant un "carré" comportant trois termes négatifs et un seul terme positif, autrement dit un monstre sémiotique. La difficulté vient de ce que l'on a posé un nouveau terme dysphorique qui n'est pas homologable au "rien" et qui n'entretient pas d'implication avec lui. Sa nature dysphorique provient de la prise en compte d'un nouveau facteur : le danger d'une passion excessive. L'absence d'amour ("rien") est évidemment sans danger, mais aussi sans agrément. Quant à "un peu", aussi sans danger, il n'est pas suffisamment plaisant pour compenser l'absence de danger. Que concevoir alors (comme modèle sémiotique) ? Puisque nous avons été amenée à distinguer deux critères pour l'évaluation, il est possible d'exploiter successivement les deux catégories : /plaisir/ vs /déplaisir/, et /danger/ vs /sécurité/ ; comme il paraît inutile de déployer chacune des catégories en carré, vu la simplicité du propos, on peut recourir à un schéma en arbre :



Où situer le "beaucoup", dans ce schéma ? Le terme apparaît comme une astucieuse combinaison entre le plus possible de plaisir et le moins possible de danger ! Si on homologue hardiment plaisir et danger aux deux pôles de la catégorie thymique, ce qui est une autre solution, l'amour apparaîtra alors comme un terme complexe, tendu entre l'euphorie du plaisir et la dysphorie du danger, tandis que le non-amour sera un neutre. Essayons un losange (l'hexagone serait aisément rétabli en posant les subcontraires de /plaisir/ et de /danger/) :



Et voilà notre malheureux coincé entre l'excès et l'insuffisance, pris dans l'évaluation délicate du "juste" sentiment, seul viable.

On pourrait objecter que c'est là mon œuvre, et que j'ai compliqué à plaisir les données du problème à seule fin d'embrouiller le lecteur. Aussi, après cet essai de sémiotique-fiction sur textes imaginés ad hoc, j'en viens à un texte réel, discours complexe s'il en est, car il est constitué à la fois de matériel écrit (souvent de simples phrases en forme de slogans) et de matériel visuel : il s'agit de l'information publicitaire que les laboratoires pharmaceutiques destinent aux médecins pour que ceux-ci puissent ensuite prescrire les spécialités correspondantes. J'ai étudié les documents relatifs à quelques psychotropes, médicaments agissant sur le cerveau pour modifier l'humeur et le comportement des patients (1).

Dans ce corpus, trois exemples seront examinés, dans lesquels une logique de l'excès et de l'insuffisance se révèle nécessaire. L'intérêt particulier de ces textes et de ces images est que l'argumentation permet de reconstituer la genèse d'un système de l'excès et de l'insuffisance à partir d'un système de tout ou rien ; l'argumentation détruit ensuite ce système ternaire (ou pentagonal, si on garde en mémoire les termes limites de l'excès et de l'insuffisance, le tout et le rien), pour reconstituer une alternative. Dans ce qui suit, il s'agira de rendre compte de la mise en place de tels systèmes à l'aide de divers modèles sémiotiques, dont les avantages et les inconvénients seront discutés.

---

(1) Cf. résumé dans M. Piquet et J.-M. Floch, "La communication 'psychotropes'. Quinze signifiants pour un seul signifié : une richesse et ses dangers", Stratégies médicales, 4, 1982, pp. 20-24.

## II. MORALISATION DES SUJETS NON-HUMAINS

### II.1. Les avantages du nombre

La première occurrence du trop et du trop peu concerne l'action du médicament lui-même. Le faire persuasif, dont le but (évident, bien qu'il ne soit pas énoncé explicitement) et de faire en sorte que le médecin prescrive cette spécialité de préférence à d'autres, s'énonce ainsi :

"(x) est actif à faible dose".

On peut facilement reconstituer l'argumentation implicite sous cette assertion : il existe d'autres produits analogues qui sont, eux, actifs seulement à doses fortes,

(x), premier antidépresseur vrai  
actif à faible dose,  
répond-il à l'attente du médecin  
dans le traitement de la dépression en ambulatoire ?

et qui, par conséquent, sont inactifs à faible dose. Cette reconstitution fournit une opposition binaire, actif/inactif, qui représente le système de valeurs par rapport auquel un destinataire-judicateur (patient ou médecin) évalue les performances du sujet opérateur psychotrope ; cette performance consiste à disjoindre le sujet d'état (patient) d'un objet à valeur négative (anxiété, dépression).

Le couple de termes /actif/ vs /inactif/, quand il s'applique à la performance d'un sujet non-humain, peut s'entendre comme une figure de la compétence ; en effet, ce qui caractérise les sujets non-humains présents dans les textes scientifiques ou les textes qui leur sont assimilables est la prévisibilité des actions en fonction des compétences. Selon la théorie sémiotique, quand un sujet opérateur a réalisé une performance, la compétence correspondante est présupposée ; mais l'inverse n'est pas vrai, et la possession d'une compétence n'entraîne pas nécessairement la réalisation de la performance. Dans les textes scientifiques, où les acteurs et les parcours s'interdéfinissent, la compétence se présente plutôt comme un rôle thématique : la présupposition entre compétence et performance y est réciproque, en sorte qu'un actant doté d'une compétence réalisera la performance

correspondante dès que, et aussi souvent que les conditions en seront réalisées. En l'occurrence, "actif" et "inactif" constituent une catégorie figurative couplée par un système semi-symbolique à la catégorie modale plus abstraite /pouvoir-faire/ vs /ne pas pouvoir-faire/.

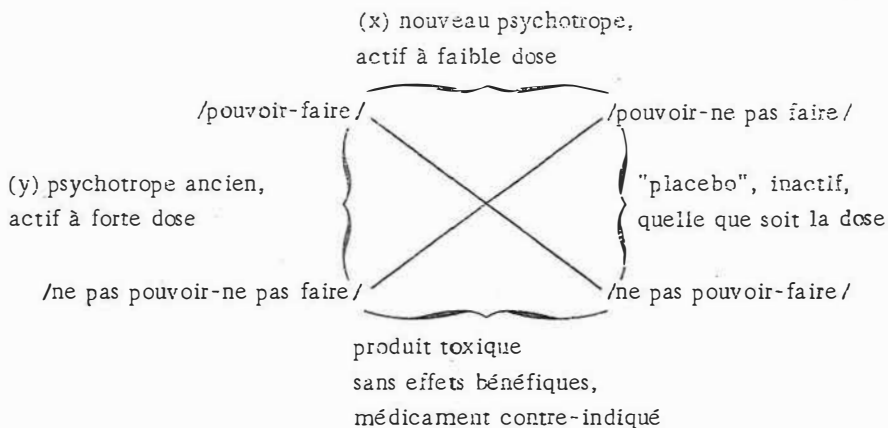
La mention des doses fortes et faibles est analysable en termes d'aspectualisation actorielle : un acteur humain peut réaliser une performance donnée avec peine ou avec aisance ; de même, un acteur non-humain, le psychotrope, peut ou bien réaliser sa performance si péniblement qu'on est obligé de compenser ce défaut par une forte dose, ou bien si aisément qu'une faible dose suffit. L'aspectualisation pourrait être temporelle et jouer sur la durée : la performance, aux yeux d'un actant observateur qui en donne l'échelle, est lente, ou rapide, par exemple. Ou encore, la performance peut être répétée indéfiniment sans fatigue (compétence transitoire vs prolongée). L'aspectualisation pourrait aussi être spatiale : l'acteur est à même de réaliser la performance seulement en un lieu favorable, ou bien quelles que soient les conditions (compétence localisée vs ubiquitaire, une autre figure possible de l'aisance). Ici, l'aspectualisation actorielle "bien faire", qui concerne globalement l'action de soulager les ennuis du patient, se traduit au niveau élémentaire par le nombre d'acteurs impliqués : il existe en effet de nombreux lieux où une performance élémentaire doit être réalisée, simultanément ou successivement. La "dose" de médicament est la quantité du produit que reçoit le patient, dans une "prise" ou, plus souvent, pendant une journée de traitement, s'il est amené à prendre plusieurs fois par jour un ou plusieurs comprimés ; elle représente un certain nombre de sujets identiques susceptibles d'effectuer la même performance, le sujet unitaire étant la molécule de produit, ou plutôt (car le discours n'est pas biochimique), le milligramme de produit. Cependant, l'intérêt persuasif de cette aspectualisation actorielle figurée par le nombre de sujets paraît discutable, en l'occurrence ; si (x) est actif à faible dose, et (y) à forte dose, la performance globale est la même, et il semble indifférent d'utiliser un petit nombre de sujets opérateurs très efficaces ou un plus grand nombre de sujets opérateurs moins efficaces. Le faire persuasif qui accompagne le slogan que nous étudions présente néanmoins (x) comme une innovation au plan de la formule chimique : (x) diffère de (y), le psychotrope "de référence" (ou ancien psychotrope) dont on dresse un tableau fort sombre. En effet, (y) ne se contente pas de régulariser les troubles du patient ; il a, malheureusement, des

effets "secondaires" qui vont de sensations d'inconfort simplement désagréables à des effets vraiment toxiques pour certaines catégories de malades, de sorte

Effets secondaires observés	
1 - Fréquence	
Les effets secondaires relevés sont comme on pouvait s'y attendre les mêmes que ceux constatés avec les autres tricycliques mais avec une fréquence nettement moindre comparée aux produits de référence.	
A J7 on note par ordre de fréquence (Fig. 41).	
Tremblements	15,2 %
Bouche sèche	9,5 %
Troubles de l'accommodation	9,5 %
Hypertension orthostatique	5 %
Troubles digestifs	2,4 %
Emergence auditive	1,7 %
Constipation	1,5 %
Insomnie	0,4 %
Effet sédatif	0,2 %
Troubles mitochondriaux	0,2 %

qu'il est contre-indiqué pour ceux-là. La formule chimique de (x) lui assure, au contraire, un "mode d'action original" : il est dénué d'effets secondaires et ne présente pas de contre-indications.

Les quatre termes représentant les variations de la modalité du pouvoir-faire sont descriptibles par un groupe de Klein, qui permet de générer par une nouvelle combinatoire des termes de second ordre :



En combinant les différents termes de la catégorie du /pouvoir-faire/, nous avons généré quatre positions, qu'il est facile d'interpréter dans le contexte de notre discours. Deux des positions peuvent être respectivement assignées à (x) et à (y). Cependant, on peut remarquer que, dans ce schéma, faire et ne pas faire n'ont pas le même sens. L'isotopie du /pouvoir-faire/ et du /ne pas pouvoir-faire/ concernent les effets primaires désirés, tandis que celle du /pouvoir-ne pas faire/ et sa négation concernent les effets secondaires indésirables. Si /faire/ et /ne pas faire/ concernaient exactement la même transformation, il serait difficile de les combiner pour engendrer des termes de second ordre sans arriver à l'absurde : même dans l'exemple où faire et ne pas faire se combinent pour représenter la liberté d'action, il faut reconnaître l'intervention implicite d'une temporalisation ; le sujet peut tantôt faire, et tantôt ne pas faire, et il ne s'agit donc pas du "même" faire, mais de faire identiques situés à différents moments. Moyennant cette précision, dont il y a lieu de se demander si elle n'entraîne pas une certaine hétérogénéité de la représentation, on peut situer au niveau des termes de second ordre deux autres spécialités intervenant dans le discours considéré :

- la combinaison d'un /pouvoir ne pas-faire/ (absence d'effets secondaires toxiques), avec un /ne pas pouvoir-faire/ (absence d'effets primaires bénéfiques) désigne un médicament totalement inactif : ce poste peut être attribué au "placebo", préparation qui a l'apparence, mais non l'activité d'un médicament, et qui, administré au patient à la place du psychotrope, et à son insu, sert de contrôle en vue de mesurer l'activité "réelle" d'un médicament, en permettant d'éliminer les facteurs dûs aux illusions du patient ;

- l'autre combinaison, celle d'un /ne pas pouvoir-ne pas faire/ (production d'effets secondaires) avec un /ne pas pouvoir-faire/ (absence d'effets primaires) désigne une spécialité qui n'aurait que des effets toxiques (une spécialité contre-indiquée pour certains malades), une sorte de poison.

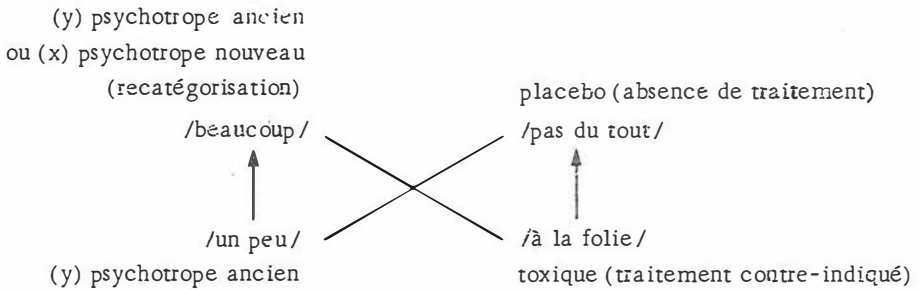
Remettons en schéma "carré" les termes secondaires obtenus, selon le modèle de la véridiction quand elle est traitée comme combinatoire de l'être et du paraître (1) ; l'évaluation de l'effet sur le patient des quatre spécialités employées

---

(1) Cf. A.J. Greimas et J. Courtés, Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, Hachette, 1979, entrée "Carré sémiotique".



à la même dose conduit à attribuer à chacun des termes les quantificateurs indéfinis antérieurement employés : au terme "placebo" correspond évidemment le /pas du tout/ ; au "toxique", le /passionnément/ (au moins quand celui-ci est traité comme "à la folie", en modalité dysphorique) ; /beaucoup/ serait (x), le psychotrope nouveau, tandis qu' /un peu/ caractériserait (y), le psychotrope ancien ; cependant, comme ses effets s'observent à fortes doses, le terme /beaucoup/ peut aussi correspondre à (y). On a donc de nouveau produit un carré qui "tourne rond" :



L'indéniable mérite de ce carré est qu'outre son caractère classificatoire, il reproduit le parcours syntagmatique éventuel d'un médecin occupé à prescrire un traitement : s'il ne connaît que le psychotrope ancien, la quantification de l'effet est mise en relation avec la dose. A partir des plaintes d'un patient non encore traité, il pourrait prescrire une dose modérée de (y), mais comme l'action serait insuffisante (un peu), il passerait à de fortes doses (beaucoup) (implication de la deixis positive) ; mais le patient ne supportant pas les effets secondaires (toxiques), il préférerait suspendre le traitement plutôt que perdre son patient, ou donner un placebo si le patient insiste (implication de la deixis négative). Cependant, s'il connaît l'existence de (x), actif à faible dose, il pourra le prescrire en toute sécurité ! L'expression "à faible dose" résume en effet les qualités du faire du nouveau psychotrope par rapport à l'ancien : effet localisé et prolongé vs effet ubiquitaire et transitoire. Le terme /beaucoup/ se trouve recatégorisé : avec (y), beaucoup d'activité était en relation avec beaucoup de sujets opérateurs élémentaires ; avec (x), la même activité est obtenue à l'aide d'un petit nombre de sujets. "Beaucoup" se trouve associé à la compétence particulière de (x) et non plus au nombre.

Cependant, ce carré est dépourvu d'orientation et si certains termes sont franchement négatifs, ils ne se répartissent pas selon une deixis positive et une deixis négative. Seul le terme recatégorisé est vraiment positif. Si on laisse ce terme provisoirement de côté, (y), le psychotrope ancien, occupe trois des positions : toxique si les doses fortes sont mal tolérées, et peu efficace à faible dose, il correspond au terme /beaucoup/ uniquement lorsque la dose est appropriée à la sensibilité du patient. La schématisation à quatre termes masque donc une logique de l'excès et de l'insuffisance de part et d'autre d'une "juste" dose. En fait, pour obtenir un schéma d'apparence canonique, on a simplement procédé à une séparation de facteurs. Nous avons bien remarqué, en posant le groupe de Klein relatif au pouvoir-faire, que les faire de l'une des isotopies concernaient les effets primaires, tandis que ceux de l'autre concernaient les effets secondaires. La recatégorisation, qui rend compte de la compétence spéciale de (x), dépourvue d'effets secondaires, dissocie le pouvoir-faire du nombre de sujets. En ce qui concerne les effets secondaires, au contraire, le nombre de sujets reste en relation de proportion avec l'effet produit. Si ce carré prête ainsi le flanc à la critique, c'est qu'il reflète l'état final de l'argumentation, résumée dans le slogan "actif à faibles doses". Il vaudrait mieux reconnaître à cette assertion le statut de paradoxe, destiné à accrocher l'intérêt du médecin. En ce qui concerne (y), le psychotrope de référence, le parcours syntagmatique esquissé à l'aide des termes de second ordre du /pouvoir-faire/, qui correspond aux termes quantificateurs indéfinis, est une véritable machine à fabriquer des dilemmes ; ces dilemmes ne sont évidemment posés qu'au moment où un nouveau médicament vient justement leur apporter une solution. Les choix proposés primitivement sur la base de la catégorie euphorie/dysphorie sont ainsi rendus caducs, et une nouvelle solution est proposée, qui permet de sortir du dilemme ; ainsi, le choix "s'impose de lui-même". On conçoit facilement l'efficacité persuasive d'une telle procédure ! C'est celle-ci que nous allons maintenant étudier.

## II.2. Vie et mort du trop et du trop peu

On pourrait dire que la démarche sémiotique, en constituant ses modèles de construction de la signification, n'a pas à s'encombrer de la façon dont la persuasion articule le sens à son profit ; néanmoins, la méthode de persuasion utilisée dans le corpus étant ici particulièrement élégante, tout incite à ne pas respecter cette distinction de niveaux et, au contraire, à suivre fidèlement dans la

construction des modèles la procédure même du texte. La description serait alors la suivante :

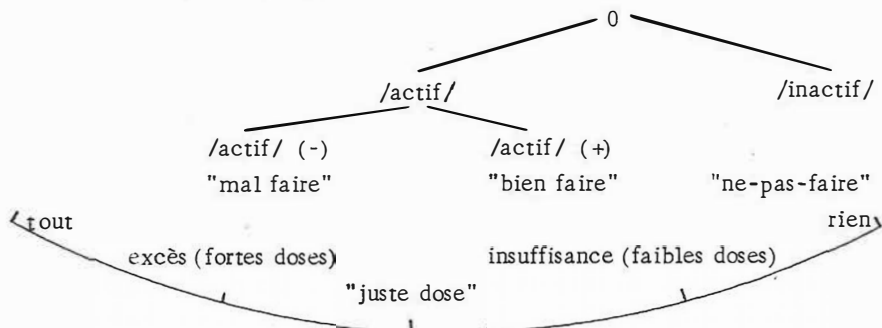
a) au départ, au moment de la création de (y), il existe une catégorie dont l'un des termes est dysphorique et l'autre euphorique, respectivement inactif et actif dans notre exemple. La polarité est déterminée par le programme global de transformation, qui consiste à soulager le patient de ses troubles, le médecin déléguant un sujet opérateur et le sanctionnant :

/actif/ (+) vs /inactif/ (-)

b) dans un second temps, le terme euphorique (actif) perd ses qualités ; on souligne les effets néfastes de l'action du psychotrope de référence, qui devient "un moindre mal", ou apparaît même, parfois, comme aussi dangereux que l'absence de traitement. Il n'y a donc plus de choix direct selon la polarité de la valeur, et c'est la situation de "dilemme" :

/actif/ (-) vs /inactif/ (-)

c) pour rétablir l'opposition euphorique/dysphorique, on pose des degrés à la place du terme qui se trouve dévalorisé : on sépare les effets bénéfiques des effets nocifs selon un critère de distinction (la forte dose devient responsable des effets nocifs) ; on installe une gradation entre le premier terme négatif (inactif) et le second (actif pour "mal faire") : on produit ainsi respectivement l'insuffisance et l'excès par rapport au "bien faire" qui devient "juste milieu" ; cette distribution est facilitée par le parallélisme de l'effet avec la dose quantifiable : "faible", peu active, même en bien, et "forte", active surtout en mal. Le dilemme est alors remplacé par une évaluation délicate, avec de grands risques (pour le médecin) de se tromper, car l'excès et l'insuffisance font intervenir la sensibilité individuelle du patient, imprévisible :



d) la logique ternaire ainsi obtenue est remise en question par la mise en place de distinctions binaires : l'effet primaire est distingué de l'effet secondaire, et l'absence ou la présence d'effets secondaires et de contre-indications sont homologuées respectivement au "bien" et au "mal" :

"bien faire" : effets primaires seuls,

"mal faire" : effets primaires et secondaires ;

e) intervient alors un nouveau sujet opérateur, "moralisé", c'est-à-dire capable de faire la distinction :

/actif/ (+) vs /inactif/ (-).

### **Premier antidépresseur vrai actif à faible dose,**

(x) se différencie des antidépresseurs classiques :

- par son action directe au niveau cérébral sans interférence avec d'éventuels métabolites,
- par sa spécificité vis-à-vis des récepteurs muscariniques centraux avec une hyperactivité dopaminergique et noradrénergique,
- par ses propriétés antihistaminiques H<sub>1</sub>.

(x) agit à dose faible : les comprimés sont dosés à 2,5 mg et la posologie habituelle est de 5 à 15 mg par jour. Cette activité à dose faible serait à la fois la conséquence de la stabilité de la molécule qui en évite la dégradation au cours de sa diffusion cérébrale et la conséquence de son affinité biologique qui lui confère un tropisme cérébral électif.

Cette particularité dans la sélectivité d'action au niveau cérébral expliquerait l'action antidépressive vraie à dose faible ainsi que la rapidité d'action et les effets secondaires peu nombreux.

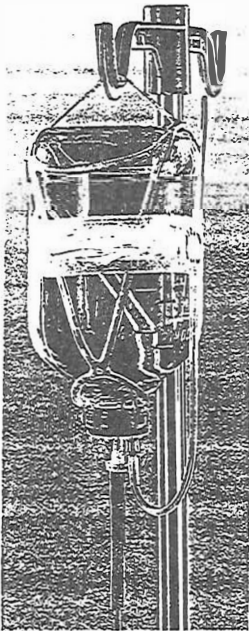
La possibilité du choix est rétablie, le nouveau médicament remplit le poste /actif/, tandis que l'ancien est versé au pôle /inactif/ (aux mêmes doses). Ce nouveau sujet opérateur remplace avantageusement l'ancien, et résout le dilemme, car il recatégorise actif et inactif en fonction des nouvelles distinctions.

### II. 3. Les catégories graduelles, et comment s'en sortir

L'argument qui permet la dissociation du "bien faire" et du "mal faire" développe le "mode d'action original" de (x) et remplace l'aspectualisation actoirielle (représentée par le nombre de sujets) par des distinctions temporelles et spatiales. En effet, dans les commentaires en plus petits caractères qui accompagnent l'accroche, on trouve une explication de l'activité de (x) à faible dose, qui éclaire d'un jour nouveau la recatégorisation à laquelle nous avons fait appel. Dans le registre temporel, le /pouvoir-faire/ de (x) inclut une résistance à la destruction qui augmente la durée de la présence du médicament dans l'organisme, tandis que le /pouvoir-ne pas faire/ de (y) est dû à une résistance inférieure. Par conséquent, du fait de sa structure chimique, (x) possède une "durée de vie" plus longue. Cette propriété se traduit facilement en termes d'aspectualisation temporelle : si l'effet de la "prise" est prolongé, le patient doit prendre moins souvent le médicament, d'où une diminution du rythme des prises journalières, et globalement, de la dose. Nous traduisons cette particularité en termes graduels de "prises espacées" (euphorique) et "prises fréquentes" (dysphorique) ; les extrêmes de cette catégorie sont, d'un côté, le traitement dit "d'attaque", où le médicament, au lieu d'être pris à intervalles plus ou moins rapprochés, est administré en continu par perfusion, et, de l'autre côté, l'absence de traitement. Une telle catégorie pourrait être dénommée par ses termes intermédiaires, /espacé/ vs /fréquent/.

Dans le registre spatial, l'isotopie du /pouvoir-faire/ concerne l'effet, au niveau central du cerveau, tandis que celle du /pouvoir-ne pas faire/ s'applique

## dépressions graves



au niveau périphérique, et concerne la production d'effets secondaires indésirables. La spécialité (x) semble donc opérer une discrimination spatiale, /centre/ vs /périphérie/ fondée sur une évaluation /faire au centre/ (euphorique), /faire à la périphérie/ (dysphorique). Le psychotrope de référence, au contraire, agit en

## LE TRAITEMENT AMBULATOIRE CLASSIQUE:

Impose une surveillance constante  
 Entraîne des effets secondaires



Nécessite des précautions d'emploi  
 A des contre-indications



Demande une ordonnance bouchée

Antidépresseur



Tranquillisants

Hypnotiques

Sialagogues

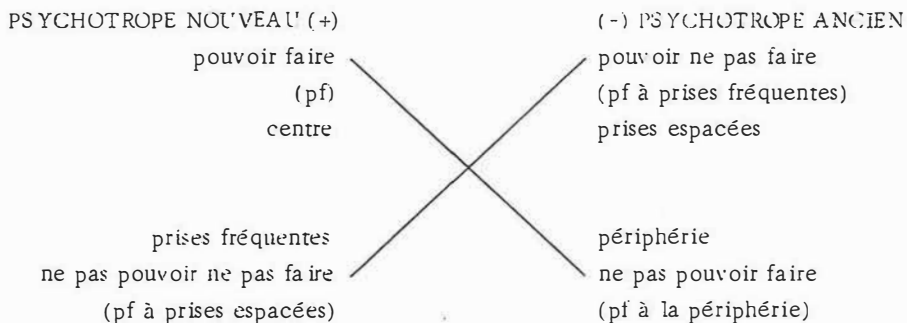
Analeptiques cardio-vasculaires

Présente des risques importants  
 en cas de surdosage

divers endroits : le corps du patient apparaît morcelé sur certaines images ; la bouche et la langue, pour rappeler que (y) dessèche les muqueuses, l'intestin, parce qu'il constipe, le cœur, les yeux, la prostate, dont certaines affections constituent des contre-indications pour (y). Ces divers lieux du corps, auxquels il faut bien entendu ajouter le cerveau, siège des humeurs et cible du psychotrope, n'apparaissent pas, à première vue, comme des gradations pertinentes

d'une catégorie spatiale. Ce qui permet la distinction centre/périphérie est l'organisation du système nerveux, dont le cerveau est à la fois l'origine et l'aboutissement. On est en présence d'un réseau centré, dont les points les plus éloignés ne sont pas éloignés selon l'espace du corps (la bouche est proche du cerveau), mais par la différence plus ou moins grande des récepteurs nerveux des organes représentés avec ceux du cerveau. Nous sommes donc devant un espace cognitif dont le déploiement est structuré par une proxémique fondée sur la plus ou moins grande ressemblance. Alternativement, on pourrait dire que cet espace cognitif est organisé par la distance représentée par la différence entre divers lieux d'actions possibles du psychotrope. Pour (y), cette différence n'est pas pertinente : il agit dans tous les points de cet espace (activité ubiquitaire), tandis que pour (x), plus la différence est grande, moins il peut agir. Son activité est donc localisée. La catégorie spatiale /localisé/ vs /ubiquitaire/ est, elle, une catégorie graduelle qui rend bien compte d'une gradation dans la différence.

La procédure employée pour valoriser (x) par rapport au psychotrope de référence substitue donc aux termes d'une catégorie graduelle une relation d'opposition fortement polarisée. Dans la catégorie spatiale graduelle localisé /ubiquitaire, un terme intermédiaire est subdivisé en deux lieux investis de valeurs opposées (central et périphérique) déterminant respectivement le /pouvoir-faire/ et le /ne pas pouvoir-faire/. Dans la catégorie temporelle transitoire /prolongé, deux termes intermédiaires sont traduits en deux rythmes de prises, espacées et fréquentes : le terme "fréquent" caractérise le /ne pas pouvoir-ne pas faire/, et le terme "espacé", le /pouvoir-ne pas faire/. La décomposition des facteurs s'effectue comme suit et permet de caractériser les quatre termes de la catégorie du pouvoir-faire comme des variantes de celui-ci, surdéterminées par les distinctions temporelles et spatiales :



Cette décomposition caricaturale, affichant la séparation des facteurs temps et espace selon les deux isotopies, a au moins le mérite, par rapport au carré où apparaissait un terme recatégorisé, de distribuer sur chacune des deixis, maintenant fortement marquées positivement ou négativement, les deux psychotropes dans une relation d'opposition. Ce schéma présente fidèlement l'état final de l'argumentation. Le médecin est guidé dans son choix par la distinction binaire entre un "bon" et un "mauvais" médicament.

Revenons cependant sur la façon dont les catégories graduelles ont pu être démantelées pour produire une opposition franche, alors que, quand on les utilisait pour caractériser le pouvoir-faire relatif au nombre de sujets, elles produisaient un cercle vicieux dont on ne sortait que par la recatégorisation de l'un des termes. En effet, la décomposition d'un terme appartenant à une catégorie graduelle selon le carré sémiotique génère des contraires et subcontraires qui sont des termes intermédiaires de cette même catégorie. Les schémas obtenus sont (parfois) cohérents, grâce aux propriétés intrinsèques d'une telle catégorie : la négation d'une gradation est une autre gradation qui implique elle-même une nouvelle gradation. Le discours que nous étudions, au contraire, rétablit une logique binaire en remplaçant la catégorie aspectuelle du nombre, graduelle par construction, par des discriminations spatiales et temporelles. Pour rendre compte de ce miracle (rhétorique), il faut rappeler que les catégories aspectuelles sont sous la dépendance d'un actant observateur dont le point de vue transforme en

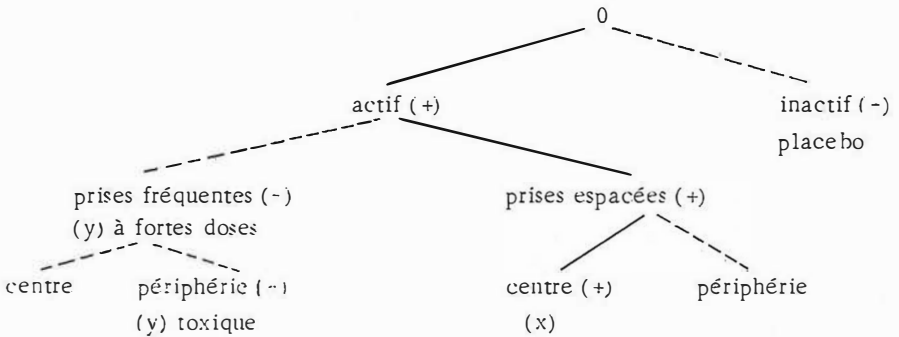


procès un changement d'état. Dans l'espace, la catégorie localisé/ubiquitaire, ramenée à la position de l'observateur, se répartit en un "ici" et un "ailleurs" en relation d'englobé/englobant (centre vs périphérie). Dans le temps, deux intermédiaires entre le ponctuel et le duratif (prises espacées et prises fréquentes) sont sélectionnés et mis en opposition grâce à la mesure du temps écoulé entre deux prises sur la base d'un rythme fixé par l'observateur ; en effet, "prises espacées" signifie trois fois par jour, au rythme des repas, et "prises



fréquentes" un rythme supérieur à ce rythme "naturel", et donc, en quelque sorte, à contre-temps - d'où la dysphorie invoquée.

Néanmoins, n'est-ce pas un mauvais usage des groupes de Klein que de s'en servir pour une séparation de facteurs ? Un arbre qui montrerait d'abord les termes initiaux, /actif/ vs /non actif/, puis qui appliquerait successivement les distinctions temporelles et spatiales n'est pas sans mérite :

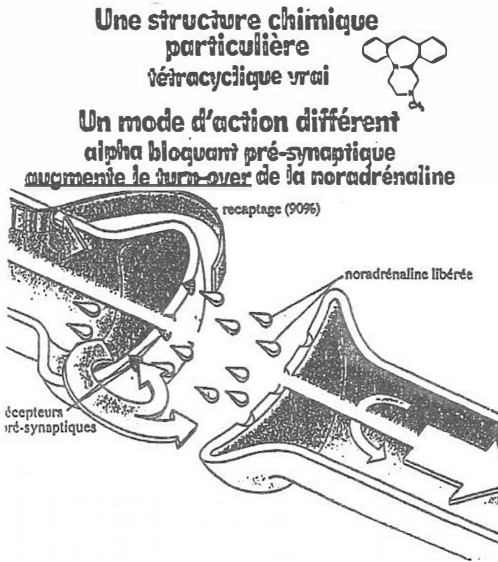


Non seulement ce dispositif montre clairement la séparation des facteurs, comme autant de bifurcations sur un parcours de haut en bas, mais encore on y retrouve, à différents niveaux de l'"arbre", les quatre positions qui nous avaient permis de définir les différentes spécialités : il possède donc les mêmes propriétés classificatoires que le "carré" des quantificateurs indéfinis. De plus, il peut rendre compte de divers parcours syntagmatiques : il reproduit, dans sa construction et de haut en bas, l'histoire de la distinction qui apparaît dans l'argumentation : tout d'abord, la mise au point des psychotropes de référence de type (y) a constitué une telle possibilité thérapeutique que les prises fréquentes et les effets secondaires, sauf dans les cas de contre-indication, n'apparaissent pas comme un obstacle à la prescription : ils étaient tolérés comme un inconvénient inévitable (partie en pointillés du schéma). C'est seulement par la suite, avec l'apparition de formules chimiques différentes (parcours en traits pleins), que le confort du patient a pu être pris en considération (prises espacées au rythme des repas, absence d'effets secondaires dûs à une activité à la périphérie). A l'issue des différents parcours, l'opposition entre (x) et (y) résulte de la sommation des propriétés sélectionnées à chaque bifurcation de l'arbre. Le positif et le négatif sont ainsi progressivement précisés et amplifiés, et l'alternative entre (x) et (y)

peut être résolue en faveur de (x) grâce à l'orientation claire de la catégorie thymique. Il existe, en effet, une sorte de moralisation du /faire/ du psychotrope, analogue à ce qu'on trouverait pour la conduite de sujets humains. Dans sa version (x), le médicament est devenu capable de distinguer le "bien" du "mal". C'est cette nouveauté qui permet la sortie du système de l'excès et de l'insuffisance dans lequel l'activité de (y) res'ait enfermée.

### III. LA PERVERSION DES CATEGORIES GRADUELLES

#### III.1. De l'aspectualisation



Nous passons maintenant au deuxième exemple mettant en scène (en petits caractères) l'action élémentaire du sujet opérateur "psychotrope". L'argumentation concernant ce faire met en jeu de nouvelles catégories aspectuelles temporelles et spatiales. En effet, au niveau global de la dose, (x) se caractérisait par son action localisée et ses prises espacées, tandis que (y) avait une action ubiquitaire et imposait des prises fréquentes. Au niveau élémentaire, nous serons amenés à décrire l'action de (x) comme limitée dans l'espace et prolongée dans le temps, tandis que celle de (y) est propagée et transitoire. La question qui se pose concerne alors les interrelations entre les aspectualisations utilisées à ces deux niveaux pour décrire les mérites de (x) par rapport à (y).

gée dans le temps, tandis que celle de (y) est propagée et transitoire. La question qui se pose concerne alors les interrelations entre les aspectualisations utilisées à ces deux niveaux pour décrire les mérites de (x) par rapport à (y).

L'aspectualisation temporelle, telle qu'elle est décrite dans le Dictionnaire d'A. J. Greimas et J. Courtés (op. cit.), met en jeu deux catégories : celle qui oppose ponctuel à itératif et celle qui oppose ponctuel à duratif. Il paraît regrettable que le même terme de "ponctuel" soit utilisé dans les deux catégories. En effet, le duratif concerne l'intervalle de temps qui sépare l'inchoatif du terminatif, tel qu'il apparaît à un observateur. Le ponctuel qui lui est opposé concerne

donc une performance si rapide que le terminatif intervient immédiatement après l'inchoatif. Il semble donc que nous ayons en ce cas affaire au terme extrême d'une catégorie graduelle relative à la vitesse de transformation, mais en même temps – et c'est en cela que le terme paraît vague et insatisfaisant – à un intermédiaire de la catégorie graduelle ou à un extrême ; en effet, si on pousse le duratif vers l'extrémité opposée au ponctuel, on obtient une action d'une durée infinie. Comme il semble difficile de parler de performance réalisée si elle n'est jamais terminée, je proposerais plutôt de désigner cette catégorie par des termes intermédiaires tels que /transitoire/ vs /prolongé/.

Par contre, je proposerais de réserver le terme "ponctuel" à la catégorie /ponctuel/ vs /itératif/, qui concerne la capacité d'un sujet à répéter (ou non) sa performance. Cette catégorie est utilisée dans notre corpus : une petite quantité de sujets opérateurs peut être aussi efficace qu'une grande quantité, si les premiers sont capables de répéter leur performance un plus grand nombre de fois. C'est un des intérêts de (x), qui séjourne plus longtemps que (y) dans l'organisme du patient. L'aspectualisation spatiale peut être décrite selon le modèle de l'aspectualisation temporelle : l'itérativité désignerait alors la capacité de répéter l'action, non à des moments, mais dans des espaces consécutifs. On opposerait alors /localisé/ (ponctuel dans l'espace) à /ubiquitaire/. Cette catégorie est, elle aussi, employée pour établir la supériorité de (x) sur (y). En effet, (x) n'agit qu'au niveau du cerveau et ne touche pas aux récepteurs périphériques, responsables des effets secondaires. Alors que (y) agit n'importe où, au niveau central aussi bien qu'au niveau périphérique, (x), lui, est doté d'une compétence conditionnelle, qui dépend du lieu où il se trouve. C'est ce que notre texte appelle une "activité élective" sur le cerveau.

La catégorie spatiale qui correspondrait à la catégorie temporelle transitoire /prolongé(substituée à ponctuel/duratif) pourrait être dénommée /propagé/ vs /limité. En effet, l'inchoatif, transposé du temps à l'espace, correspond à l'arrivée dans un lieu de performance, et le terminatif au départ de ce lieu. Cette catégorie spécifie donc le pouvoir-faire du point de vue de la mobilité du sujet opérateur ; l'intensité de l'action est proportionnelle à la "concentration" du sujet opérateur, qui s'opposerait à la "dispersion". Comme dans le cas du temps, le terme extrême caractérisé par l'absence du terminatif, qui correspond ici à l'immobilité totale, peut difficilement être considéré comme une performance

réalisée, puisqu'elle n'est pas terminée par une sortie. Poussée à cette limite, la catégorie aspectuelle de la mobilité ne concerne plus vraiment un faire.

La performance "individuelle" des sujets non-humains (molécules de psychotropes) dont il s'agit de décrire le "mode d'action" se répartit selon les catégories aspectuelles relatives au temps et à l'espace, plus scientifiquement observables que l'"aisance", et caractérisent un "bien faire" qui s'opposerait à un "faire maladroit". Bien faire, c'est faire longtemps dans un lieu bien délimité (prolongé et localisé) ; mal faire, c'est le contraire, un faire transitoire et ubiquitaire.

Si nous récapitulons les catégories temporelles et spatiales évoquées, nous obtenons le tableau suivant :

<u>Temps</u>		<u>Espace</u>
/transitoire/	<u>vs</u>	/prolongé/
/ponctuel/	<u>vs</u>	/localisé/
		<u>vs</u>
		/limité/
		/ubiquitaire/

A première vue, la prolongation de l'action semble peu favorable à l'itérativité, et, de même, la limitation de la mobilité est peu favorable à la réalisation de la performance dans tous les lieux où les conditions du faire sont remplies (ubiquité). Rappelons que nous avons choisi pour la première ligne des termes intermédiaires dans une catégorie graduelle : dans le temps, la vitesse de l'action, dont les termes extrêmes seraient /instantané/ et /infiniment long/ ; dans l'espace, la dispersion de l'acteur, dont les termes extrêmes seraient l'indétermination totale de la position dans l'espace disponible, et l'immobilité totale. Pour la deuxième ligne, nous avons choisi les extrêmes de catégories qui sont néanmoins graduelles : entre le ponctuel (une fois) et l'itératif (un nombre infini de fois), des intermédiaires nombreux sont imaginables ; de même, entre une localisation stricte de l'action et l'ubiquité, on peut envisager un nombre plus ou moins grand de lieux où la performance est réalisée. Les catégories de la première ligne n'ont de sens qu'en fonction d'un observateur qui donne une échelle au temps et à l'espace : /transitoire/ et /prolongé/ dépendent de sa mesure du temps écoulé depuis le commencement de l'action, /propagé/ et /limité/, de l'espace où il se tient par rapport à l'espace qu'il embrasse. La présence de l'observateur organise le temps et l'espace en les centrant sur sa "personne". Les catégories de la seconde ligne supposent au contraire un temps et un espace

non centrés où on peut imaginer une myriade d'observateurs communiquant entre eux – à moins qu'on imagine un observateur unique doté de la faculté de faire des sondages à volonté dans le passé et l'avenir, ou dans n'importe quel point de l'espace. De tels actants, dotés d'une compétence cognitive minimale, ne sont pas nécessairement anthropomorphes dans les textes scientifiques. Représentés globalement par "le chimiste" qui étudie le mode d'action de ses sujets opérateurs, ils sont en fait caractérisés par les échelles temporelles et spatiales de ses instruments de visualisation. Ce sont des observateurs délégués non seulement pour leur compétence à "voir" mais aussi pour leur compétence à traduire ce qu'ils ont vu en termes interprétables pour leur destinataire, qui est, lui, anthropomorphe.

### III. 2. L'aspectualisation est-elle ouverte ou fermée ?

Résumons ici les différentes catégories aspectuelles, avec le type d'observateur qu'elles supposent (nous soulignons les termes retenus auparavant pour désigner ces mêmes catégories) :

Observateur du faire localisé dans le temps :

instantané	<u>transitoire</u>	<u>prolongé</u>	infiniment long
------------	--------------------	-----------------	-----------------

Observateurs multiples dans le temps :

<u>ponctuel</u>	"infréquent"	fréquent	<u>itératif</u>
-----------------	--------------	----------	-----------------

Observateur du faire localisé dans l'espace :

mobilité absolue	<u>propagé</u>	<u>limité</u>	immobilité
------------------	----------------	---------------	------------

Observateurs multiples dans l'espace :

<u>localisé</u>	plusieurs lieux	nombreux lieux	<u>ubiquitaire</u>
-----------------	-----------------	----------------	--------------------

Plusieurs remarques s'imposent :

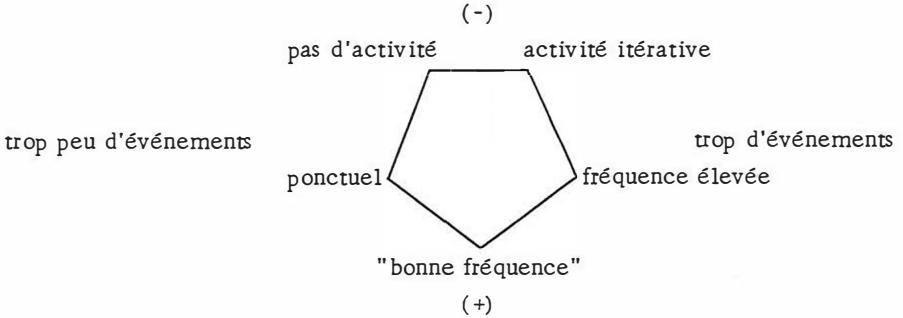
- la dénomination des termes intermédiaires est assez arbitraire ; c'est une transposition à l'espace et au temps des quantificateurs indéfinis ;
- le nombre de termes intermédiaires est fixé à deux ; c'est un choix provisoire, qui provient probablement de la préférence sémioticienne pour les représentations à quatre termes (carréifiables) ;
- les observateurs multiples qui "surveillent" la répétition (dans le temps) ou la dispersion du faire (dans l'espace) ne détectent pas l'inchoatif et le termi-

natif comme les observateurs localisés. Ils "rapportent" sur le faire dans leur lieu ou temps d'observation (quelle que soit sa "durée"). Mais on peut considérer tout aussi valablement qu'ils rapportent sur l'absence de faire. Si on considère le cas, plus familier au sémioticien, de la perception du temps, l'observateur qui centralise l'ensemble des informations de ses observateurs délégués est en fait informé sur la fréquence des épisodes actifs ; on pourrait aussi bien dire qu'il connaît l'intervalle d'inactivité qui les sépare. Cet intervalle est infini dans le cas d'un événement ponctuel, nul dans le cas de l'itérativité. Si on considère maintenant l'organisation spatiale, l'"intervalle" est aisément transposé en "distance" que parcourt le sujet (alors inactif) entre deux lieux d'activité. La catégorie, que nous avons représentée par le "nombre" de lieux, pourrait aussi l'être par la distance ou le voisinage des lieux où le sujet agit :

<u>localisé</u>	plusieurs lieux	nombreux lieux	<u>ubiquitaire</u>
distance infinie	grande distance	voisinage	contiguïté

- il est enfin évident que nous avons pris comme terme opposé d'"ubiquitaire" un terme ("localisé") qui veut dire "un seul lieu" d'action ; ceci parce que nous étions intéressée au faire. On aurait pu, en toute logique, considérer que le pôle opposé de cette catégorie graduelle était "nulle part". Le système devient ce que, faute de mieux, nous appellerons "pentagonal". Dans le temps, de la même façon, on pourrait opposer à l'itératif (pris dans le sens "sans arrêt, tout le temps") le "jamais" au lieu du ponctuel. La totalité peut être opposée à l'un ou au néant ! Je n'ai pas l'intention de résoudre ce problème hautement philosophique. Ce qui m'intéresse, ici, c'est de préciser le soupçon selon lequel certaines catégories graduelles seraient un passage obligé pour la production d'une logique ternaire de l'excès et de l'insuffisance. Celles qui opposent le "tout" au "rien" paraissent particulièrement suspectes : revenons à notre observateur capable de faire des sondages à volonté dans le passé et l'avenir pour y noter le faire et le non-faire. L'itérativité lui paraîtra une continuité dans le faire ; le néant est aussi une continuité, dans le non-faire, cette fois. La perception de l'alternance ne vaut donc que pour les termes intermédiaires, et la fréquence du phénomène est "tout naturellement" évaluée par rapport au rythme des sondages de l'observateur, c'est-à-dire d'après le réglage de sa propre horloge, qui lui fournit une échelle temporelle. Dans une telle catégorie, les extrêmes se rejoignent

sous la forme de l'absence de changement, tandis qu'il existe une position d'"eurythmie", où chaque sondage correspond à l'observation d'un événement. La représentation de cette catégorie appelle un pentagone, où, de chaque côté de la position euphorique, se disposent les intermédiaires de l'excès et de l'insuffisance :



Il serait facile de tracer un système pentagonal équivalent pour l'espace, où la distance serait mesurée au pas de l'observateur (un choix parmi d'autres de la "bonne distance"). Il me semble que cette représentation pentagonale (que la multiplication des intermédiaires transformerait en cercle) est préférable aux "carrés qui tournent rond", car elle évite la confusion avec le carré sémiotique.

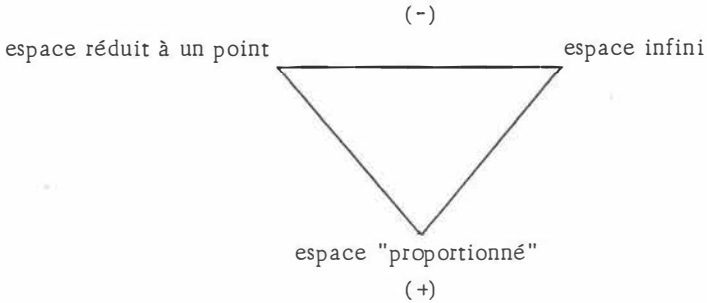
Le système pentagonal permet aussi de rendre compte des retours à une logique binaire : nous l'avons vu, on peut opposer le terme positif ("eurythmie") à un autre terme, "fréquence élevée", qui était assimilé au pôle négatif de l'activité itérative. On peut présumer que l'"ouverture" du pentagone aurait pu se faire aussi en mettant l'eurythmie en opposition avec un terme situé du côté du "trop peu". L'astuce semble être d'opposer l'unique pôle positif avec un terme tensif orienté vers l'un des deux pôles négatifs.

Qu'en est-il maintenant des catégories aspectuelles qui présupposent un observateur situé, détectant l'inchoatif et le terminatif ? Nous prendrons comme exemple la catégorie spatiale de la mobilité :

mobilité absolue
propagé
limité
immobilité

Il semble que les termes extrêmes représentent de vraies limites, indépassables. Si l'on veut ajouter un cinquième terme, ce ne peut être qu'un intermédiaire. Alternativement, on peut remplacer les deux intermédiaires par un seul terme

et tracer un triangle. Cette catégorie aspectuelle peut en effet se "refermer" si on prend en compte ce que "voit" l'observateur : dans le cas de la mobilité absolue, entrées et sorties (équivalents spatiaux de l'inchoatif et du terminatif) se confondent ; le passage est tellement rapide qu'il équivaut à l'absence. Dans le cas de l'immobilité absolue, l'observateur n'enregistre ni entrée ni sortie du lieu observé. On pourrait aussi interpréter cette catégorie comme représentant la taille respective de l'espace et de l'observateur :



C'est seulement dans le cas d'un espace proportionné à l'observateur ou vu d'une "bonne" distance (autre façon de manipuler les tailles respectives de l'espace et de l'observateur), que la catégorie /dedans/ vs /dehors/ est pertinente pour observer les entrées et sorties, et permet à l'observateur de distinguer son "ici" d'un ailleurs. C'est aussi cette catégorie qui permet l'ouverture d'un système d'excès et d'insuffisance de mobilité par le tracé d'une limite entre central et périphérique. Le procédé est donc différent de celui qui "ouvre" les catégories pentagonales. On pourrait envisager le même phénomène pour la catégorie temporelle du transitoire/prolongé, avec une "bonne" longueur de temps, et une distinction entre le "maintenant" de l'observateur et d'autres périodes de temps.

Nous proposons, en somme, une sorte de systématique des catégories graduelles utilisées pour qualifier le faire d'un sujet opérateur dans le temps et dans l'espace. Les catégories qui relèvent d'observateurs multiples spécialisés dans la détection du faire et du non-faire auraient cinq termes. Dans le cas des sujets non humains où le faire est automatique, il s'agit, aussi bizarre que cela puisse paraître, d'une aspectualisation graduelle de la catégorie plus profonde /présence/ vs /absence/. Les catégories qui relèvent d'un observateur centré, sensible à l'inchoatif et au terminatif, seraient qualifiées par trois termes seulement.



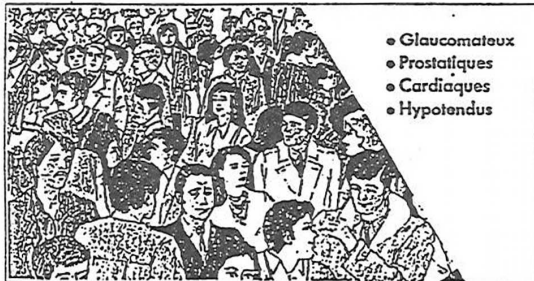
Traitant du "passage", elles peuvent être considérées comme une aspectualisation graduelle de la catégorie plus abstraite /dedans/ vs /dehors/ (qui, malgré son allure spatiale, peut concerner un intervalle de temps, ou un "espace" cognitif de différences).

### III.3. La ronde des aspectualisations

En ce qui concerne l'effet global du médicament nouveau et du produit de référence, l'observateur change d'échelle – et même d'identité. C'est maintenant le médecin, qui s'intéresse au faire de l'actant collectif constitué de la réunion des sujets opérateurs élémentaires, et figuré par la "dose" de médicament. Pour lui, la capacité des acteurs à réitérer leur performance se traduit en effet prolongé, et la mobilité absolue des acteurs en ubiquité de la performance. Après ce que nous avons dit des observateurs présupposés par chacune des deux catégories du temps (ou de l'espace), il n'est pas très surprenant qu'en prenant en compte au niveau global le faire collectif, il transporte son évaluation aspectuelle dans la catégorie qui utilisait l'intégration d'observations multiples. Cependant, faisons un pas de plus dans la globalisation, et prenons en compte le traitement, et non plus la "dose". La surprise est alors qu'on retrouve l'itérativité, sous forme de fréquence des prises. Dans l'espace, le nombre de patients



(X)



(Y)

auxquels on peut appliquer le traitement, avec la suppression des contre-indications, représente le terme ubiquitaire. Chaque globalisation se traduit par un changement dans le type de catégorie utilisée. On ne peut donc pas proposer une hiérarchie entre les deux catégories posées soit dans le temps, soit dans l'espace. Cette alternance surprenante nous incite à revenir à l'aspectualisation actorielle fondée sur le nombre : la catégorie du tout ou rien et ses intermédiaires nous avait paru être la seule pertinente ; devons-nous en ajouter une seconde pour rétablir un parallélisme entre les trois types d'aspectualisations ? Un petit calcul nous aidera à préciser le rôle de l'observateur, dont nous n'avons pas parlé dans ce cas :

"Si deux fossoyeurs creusent une tombe en deux heures,

deux cent quarante fossoyeurs creuseront la même en une minute".

Le calcul est rigoureux, mais si nous imaginons la scène de la seconde ligne, le résultat est une telle bousculade que nos deux cent quarante fossoyeurs ne réaliseront certainement pas la performance dans le temps indiqué. On pourrait objecter qu'en parlant de tombe, nous avons implicitement défini l'espace disponible ; avec le rôle de fossoyeur, nous avons aussi défini l'espace occupé par un homme et sa pelle. Il nous est difficile dans ces conditions d'imaginer plus de deux hommes travaillant ensemble à cette tâche. La fréquence des coups de pelle s'en trouve donc automatiquement limitée ; s'il y a plus de deux sujets opérateurs, ils devront prendre leur tour pour creuser. Ainsi la temporalité se trouve également impliquée, et quel que soit le nombre des sujets, la performance n'en progressera pas plus vite ; chaque sujet y consacrerait seulement moins de temps : on peut même imaginer que chacun à son tour donne son coup de pelle et s'en aille ! Cet exemple donne à penser que les aspectualisations temporelles, spatiales et actorielles fondées sur le nombre ne doivent peut-être pas être traitées indépendamment : il est possible qu'un même actant observateur donne l'échelle pour les trois catégories en même temps. On retrouverait alors la triade qui définit l'énonciateur (je, ici, maintenant) et l'opération de débrayage qui installe dans son discours le non-je, le non-ici et le non-maintenant. Il n'est peut-être pas surprenant de retrouver cette configuration pour l'observateur que nous avons dénommé observateur centré ; dans les textes à caractère scientifique que nous étudions, cet acteur a pour fonction de rapporter au destinataire qui l'a délégué des informations qu'il doit auparavant traduire dans des discours intelligibles à

un acteur humain. Il fait donc preuve d'une compétence énonciative. L'observateur centré, que nous avons défini par sa capacité à "voir" l'inchoatif et le terminatif, devrait, dans le cas de l'aspectualisation actorielle, se spécialiser dans l'évaluation de la progression, de l'avancement de l'action. Celle-ci suppose une mesure, qui peut s'exprimer par un nombre, mais aussi par un quantificateur indéfini. La catégorie du déroulement entre le début et la fin d'une activité est évidemment graduelle et, comme telle, elle peut se "cycliser" par l'homologation d'une progression brutale, par sauts ou par à-coups, et d'une progression insensible à l'observateur. Il y aurait donc le "juste milieu" d'une progression régulière, en conformité avec l'échelle d'évaluation de l'intensité utilisée par le "je" :

sauts incohérents	déroulement régulier	progrès insensible
-------------------	----------------------	--------------------

Cependant, nous avons dû aussi établir un observateur non centré (ou des observateurs multiples) pour rendre compte des informations concernant la fréquence (ou le rythme) des performances dans le cadre général de l'itérativité. C'est plutôt à ce dernier que reviendrait l'évaluation du nombre de sujets impliqués dans la performance en des temps et lieux divers. Qu'on nous permette encore quelques spéculations sur le problème des fossoyeurs, avec nos excuses pour être passé sans transition de l'amour à la mort. Il existe un premier niveau d'observation : celui des pelleteurs de terre ; celui-là demande un actant observateur multiple, notant le nombre de sujets impliqués dans cette performance élémentaire. Il possède, en principe, la capacité de dénombrer de zéro à l'infini, ou de proposer une quantification indéfinie, assortie d'une évaluation, telle que :

aucun	trop peu	nombre adéquat	trop	beaucoup trop
-------	----------	----------------	------	---------------

Le second niveau d'observation serait celui de l'avancement du travail : il pré-suppose un observateur centré sensible à l'inchoatif et au terminatif ; celui-ci enregistrerait les coups de pelle efficaces pour définir un déroulement "harmonieux" (et optimisé). Mais nous pouvons aussi considérer le cimetière dans son ensemble, où l'opération élémentaire est de creuser chaque tombe. On retrouve un observateur de type "multiple" qui évalue le nombre adéquat compte tenu

de ses rythmes concernant le temps et l'espace. Un quatrième niveau concernera la gestion, l'occupation progressive du cimetière, depuis sa création jusqu'au moment où il affiche "complet". Nous retrouvons donc dans cet exemple l'alternance des deux types d'observateurs qui accompagne les globalisations progressives.

#### IV. LE SUJET HUMAIN, OU L'IMMORALISTE

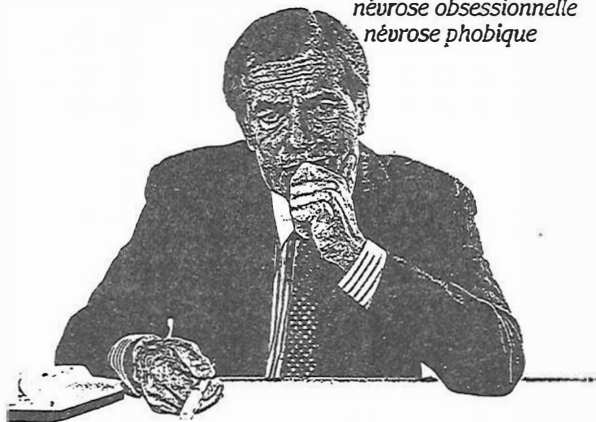
##### IV.1. La communication élémentaire

On pourrait nous objecter que cette partie théorique est fondée sur le traitement aspectuel des actions de sujets non humains. De surcroît, ceux-ci sont traités en actants collectifs, ce qui donne un sens à une aspectualisation de la catégorie abstraite présence/absence en la traduisant en termes de "où, combien de fois, et combien d'acteurs". Bien que les acteurs psychotropes soient pourvus d'un rôle thématique, la performance élémentaire ne pouvait pas être analysée dans un programme narratif précis ; le discours auquel nous nous sommes confronté est peu explicite sur le plan biochimique : il parle de sites récepteurs où se fixent les molécules de psychotropes, et du résultat (un effet favorable au niveau central et des effets secondaires indésirables à la périphérie). Il n'y avait pas trace d'affrontement, ressort habituel de la narrativité, et l'activité des sujets opérateurs ne cessait qu'à leur disparition. C'est pourquoi le troisième exemple traitera de ce qui, dans la publicité, concerne les sujets humains et leurs relations intersubjectives. Nous espérons pouvoir ainsi voir fonctionner les modèles de la partie précédente avec des modalités et des anti-programmes de façon à les tester dans des conditions de récit plus habituelles.

Mais là apparaît une nouvelle difficulté : si le texte est bavard sur l'action des psychotropes, il est plutôt allusif en ce qui concerne les acteurs humains, ceux-ci intervenant surtout au niveau visuel, qui privilégie les oppositions aux dépens des transformations syntagmatiques : l'image du patient complète la définition de termes tels qu'anxiété et dépression, ou bien elle dépeint l'effet attendu de la cure, la guérison. Il est cependant possible de reconstituer la transformation dont l'image ne montre qu'un "moment". La plupart des images exploitent l'un ou l'autre des deux sens possibles du mot "communication" : communication entre sujets, communication entre lieux. On trouve, par exemple, des photographies où le patient (la patiente) est en présence d'accessoires tels

que machine à écrire, bloc de papier, stylo, crayon ; le dysfonctionnement de la communication est marqué clairement par la suspension du geste d'écrire : le

*anxiété réactionnelle*  
*anxiété-dépression*  
*névrose hystérique*  
*névrose obsessionnelle*  
*névrose phobique*



regard n'est pas tourné vers le papier, les mains ne sont pas sur le clavier, le stylo ou le crayon sont tenus à l'envers. De nombreuses images montrent quelqu'un en train de téléphoner ; il est amusant de remarquer qu'il n'y a alors pas de marques de dysfonctionnement, mais à cause de la légende ("bouffées d'anxiété", par exemple), il semble aller de soi que ce mode de communication est dysphorique. On trouve aussi (dans la représentation des patients âgés le plus souvent) des accessoires de type "canne", ou des escaliers interminables. Toutefois, la représentation de la communication au sens spatial sert plutôt à manifester l'amélioration des troubles sous l'effet du psychotrope : personnage de profil aux jambes écartées dans un pas prodigieux, qui lui permet de passer au-dessus d'un paysage d'usines de voitures, d'avions et... de téléphones, homme sortant, en volant comme "superman", d'un quartier de gratte-ciels, voitures et trains dont le déplacement rapide est indiqué par le flou de l'arrière-plan. On trouve aussi nombre de portes ouvertes et de fenêtres qui, même fermées, permettent de voir l'extérieur. La mise en scène illustrative est celle du pouvoir-faire de la communication.



On peut s'étonner de retrouver pour des sujets humains la catégorie actif/inactif, avec les mêmes catégories aspectuelles caractérisant le faire par la rapidité dans le temps et la mobilité dans l'espace. Le pouvoir-faire (communiquer) est traité comme un rôle thématique où la compétence à faire implique le faire. Le vouloir-faire (ou ne pas faire), qui différencierait, en principe, les sujets humains des sujets non-humains, ne paraît pas pertinent dans cette représentation. Il est probablement effacé par un devoir-faire, la contrainte sociale de gagner sa vie grâce à la communication. En effet, les images que nous décrivons montrent un univers de travail, avec les accessoires correspondants, machines à écrire, attaché-case... et téléphones. Dans le cas des personnes



âgées, où la communication est considérée du point de vue du déplacement d'un lieu à un autre, la catégorie actif/inactif est également pertinente. Actif ne concerne plus alors le travail, mais le jeu (retraité jouant aux boules, par exemple) ou l'autonomie (dame rentrant du marché).

Dans le tableau qui suit, nous rappelons la liste des catégories aspectuelles graduelles du pouvoir-faire en indiquant les figures qui, à notre sens, leur correspondent par un système de sémosis :

- Aspectualisation temporelle avec observateur centré :

nul	transitoire	prolongé à l'infini
"homme volant"		"cane, escalier"

- Aspectualisation spatiale avec observateur centré :

espace nul	limité	propagé à l'infini
"tunnel"	"portes et fenêtres"	"figure d'enjambement"

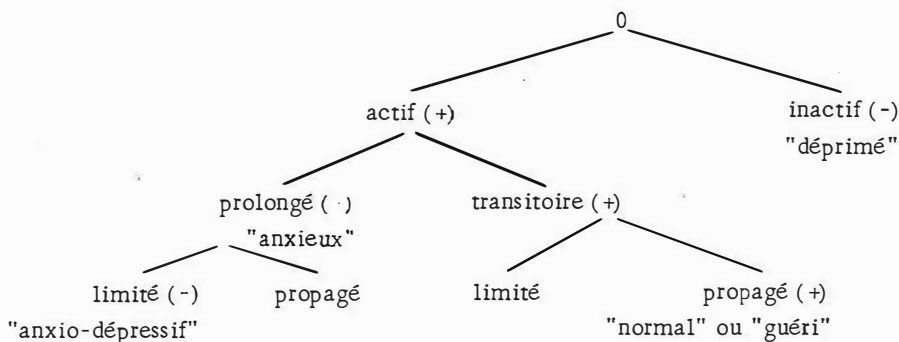
- Aspectualisation temporelle avec observateurs multiples :

jamaïs	rythme lent	eurythmie	rythme rapide	sans arrêt
	"interruptions de l'écriture"		"téléphone"	

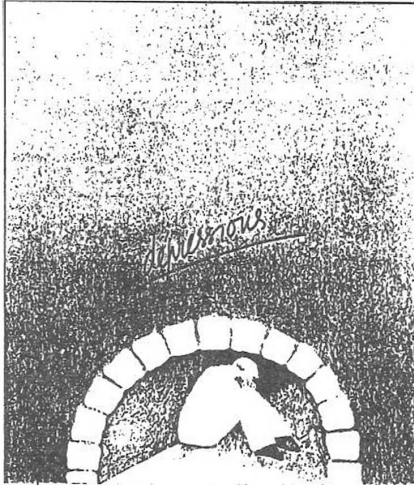
- Aspectualisation spatiale avec observateurs multiples :

nulle part	lieu unique	bonne répartition	lieux dispersés	ubiquité
"appartement, bureau"		"image juxtaposant ville et campagne"		

Les figures relatives à la communication de type "déplacement" permettent de procéder à une séparation des facteurs temporels et spatiaux du /pouvoir-faire/ selon le modèle proposé plus haut (cf. p. 23).



Comme précédemment cet "arbre" a un caractère classificatoire : il permet de localiser le "déprimé", ralenti jusqu'à l'inactivité, l'"anxieux", pour qui les tâches se prolongent, ce qui nuit à son efficacité, l'"homme idéal" (selon le corpus), qui se déplace rapidement et facilement. Mais le plus intéressant est le repérage d'un "anxio-dépressif" (encore appelé déprimé-anxieux) qui cumule le facteur temporel dysphorique et le facteur spatial dysphorique : autrement dit, le



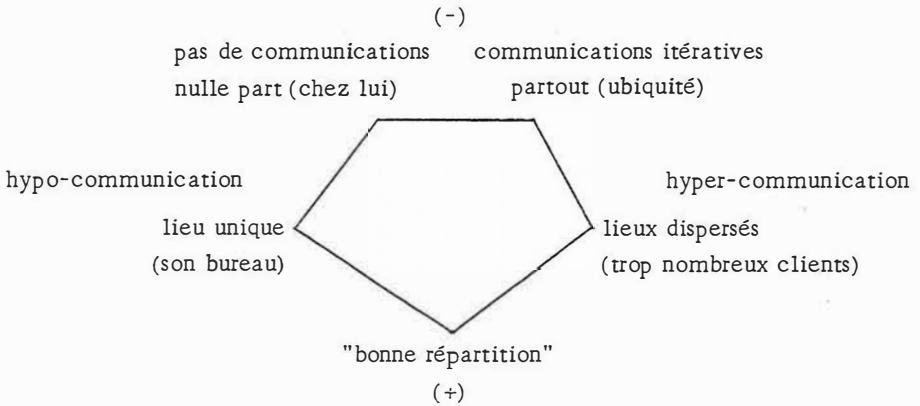
**adieu tristesse...**

ralentissement qu'il manifeste dans son travail l'empêche aussi de faire face à des situations variées qui l'amèneraient à affronter des lieux nouveaux. Cette position tend vers l'inactivité de la dépression grave, représentée, par exemple, par un petit personnage recroquevillé au fond d'un tunnel. C'est le corpus lui-même qui, en posant des termes complexes tels que anxio-dépressif, pose une logique de l'excès et de l'insuffisance quant à l'activité de communication ; proposant souvent les mêmes spécialités pour soigner les deux états, il ne cherche pas à poser les termes anxieux et déprimé en opposition, mais en continuité, à tra-

vers la cyclisation de la catégorie graduelle de l'activité.

On peut schématiser un système de l'excès et de l'insuffisance de communication sur le modèle, par exemple, de la catégorie spatiale de la dispersion, que nous n'avons pas encore exploitée ; celle-ci, prenant en compte l'enchaînement de plusieurs performances élémentaires au cours d'une journée ou d'une semaine de travail, serait un peu plus englobante que la précédente :

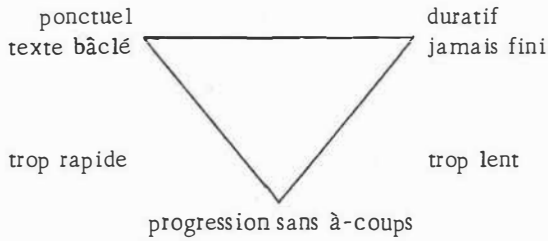




La syntagmatique d'une telle cyclisation par les termes extrêmes est facile à saisir : les personnages de type "cadres" présentés sur les images, "surmenés" par trop de déplacements, deviennent anxieux ; moins efficaces de ce fait à leur bureau, où on ne les voit plus, les échecs qu'ils subissent les amènent à refuser toute activité communicative (dépression), et à s'isoler éventuellement chez eux.

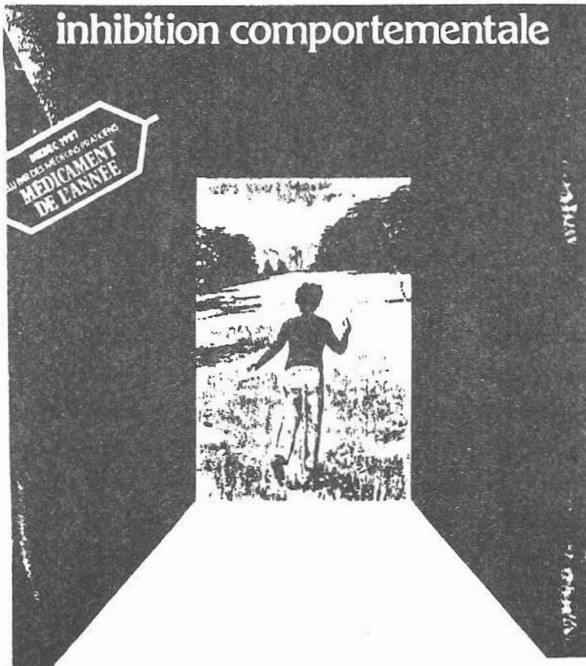
On peut, comme précédemment, reconstituer la fabrication d'un dilemme et sa résolution : d'abord la communication est euphorique et la non-communication dysphorique ; ensuite la communication elle-même devient dysphorique, car le risque de se perdre est estimé trop grand : dans l'anxiété, c'est ce stade qui est manifesté ; avec la dépression, le patient a fait un pas de plus, et a choisi la non-communication comme moins dysphorique que la communication ; les extrêmes se touchent, ce qui paraît caractéristique de la logique engendrée par l'excès et l'insuffisance.

La solution apportée par le psychotrope à la restauration de la compétence est cependant différente selon que le médicament est présenté comme un anxiolytique ou un anti-dépresseur. Il existe deux "modes" d'ouverture du cercle vicieux. Dans le cas des anxiolytiques, on assiste à la représentation d'un sujet "tout puissant" pour la performance élémentaire. Considérons, par exemple, l'aspectualisation qui paraît intervenir dans les images montrant un processus d'écriture interrompu. En pareil cas, l'observateur préposé à l'évaluation de la progression est impliqué, et le schéma complet serait le suivant :



Cette logique de l'excès et de l'insuffisance ne paraît pas avoir cours dans le corps quand il s'agit de représenter la guérison. C'est ma propre expérience qui m'a fait poser comme second pôle dysphorique un texte écrit dans la précipitation. Si, comme auparavant, on cherche dans d'autres images une figurativité homologable à celle de la progression, on trouve que celle de l'homme volant est euphorique : on ne saurait aller trop vite ! Ce que nous appellerions volontiers l'excès est transformé en pôle euphorique.

Dans le cas des antidépresseurs, on assiste à une valorisation de l'acte de "sortir". L'intérieur, présenté comme un boîte sombre et vide, voire une sorte de



cercueil, s'oppose à un extérieur fleuri vers lequel le sujet tend la main. Une autre image montre une porte ouverte sur une calme prairie montant en pente douce, tandis que l'intérieur est vide, et uniquement éclairé par la lumière extérieure ; le sujet est saisi de dos, juste après sa sortie. Cette image est une parfaite illustration de l'aspectualisation du "passage", qui présuppose un observateur centré. Grâce à la figurativité anthropomorphe, l'observateur n'a plus besoin d'être matérialisé sous forme d'un instrument de mesure. Il se réduit à un "point de vue" attribué au spectateur-médecin par l'organisation plastique de l'image. L'ouverture de la logique de l'excès et de l'insuffisance se fait donc entre les deux pôles d'un "espace nul" (dysphorique), et d'un lieu limité par une ligne d'horizon proche (un dehors euphorique). Elle est donc située du côté de ce que nous appelons l'"insuffisance".

#### IV.2. Le risque de l'anti-sujet

La représentation du téléphone pose un problème plus délicat : si, précédemment, le faire était suffisamment figuré par le déplacement ou l'écriture pour que le pouvoir-faire soit interprétable sans autres détails, il est nécessaire, me semble-t-il, de préciser davantage, dans le cas du téléphone, l'enjeu de la communication ; le rythme, la "bonne répartition" des tours de parole pourraient jouer un certain rôle ; cependant ils ne peuvent rendre compte suffisamment de "ce qui se passe" dans le cas d'une conversation. On peut remarquer que les communications précédentes avaient un caractère orienté : "sortir" (de l'intérieur vers l'extérieur), ou "sortir" un texte (si on me passe l'expression) ; la métaphore est permise du fait que la communication est différée. Le faire réceptif (présupposé) est éloigné dans le temps et/ou dans l'espace, ce qui permet au corpus de ne pas le manifester pour se concentrer sur le faire émissif. Le téléphone, contrairement aux modes de communication évoqués plus haut, permettrait de figurer simultanément le faire émissif et le faire réceptif, en syncrétisme dans le même acteur. Le corpus ne permet guère de broder sur les compétences nécessaires ; nous ne retiendrons donc que la notion d'échange (demande/réponse). Cependant, le caractère dysphorique de cette communication téléphonique demande à être explicité : il ne peut certainement pas être question d'un échange à base contractuelle, mais, au contraire, d'un échange "forcé", à base polémique ; la performance (téléphoner) est à interpréter comme épreuve : c'est l'affrontement avec un anti-sujet qu'il faut vaincre, pour lui prendre un objet à

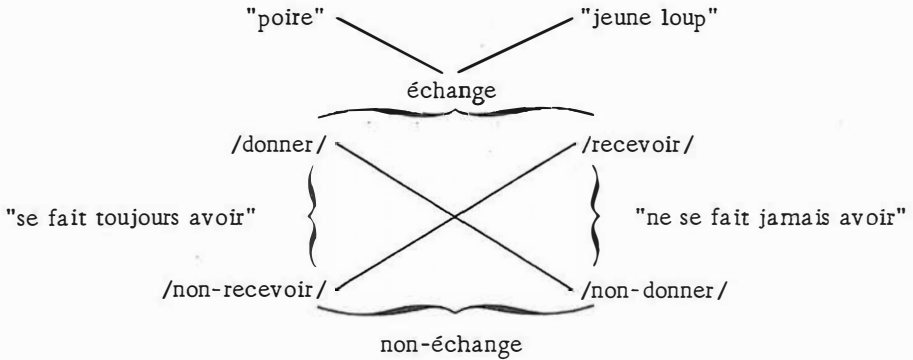
valeur positive, ou pour lui transférer un objet à valeur négative. Le pouvoir-

## ***BOUFFÉES D'ANXIÉTÉ***



faire nécessaire se mesure donc à l'aune du contre-pouvoir de l'anti-sujet (sa résistance). Le risque, qui engendre l'anxiété, est donc d'être vaincu à ce jeu d'échange déséquilibré, et de donner un objet positif sans rien recevoir en échange, voire de recevoir un objet négatif. Si les objets transmis sont positifs, on peut admettre que "recevoir" définit la réussite de la performance, et présuppose le pouvoir-faire, tandis que "donner" définirait son échec, présupposant donc le non-pouvoir-faire. On peut remarquer que donner et recevoir sont les figures pragmatiques des faire émissif et réceptif de la dimension cognitive. Le faire réceptif, gommé précédemment au profit du faire émissif, est remis en valeur dans le motif du téléphone.

La représentation schématique serait la suivante, si on effectue une séparation des facteurs /donner/ et /recevoir/ de l'échange, et en supposant, pour simplifier, que les objets en circulation sont positifs :



Les positions qui subsument les termes /donner/ + /non-recevoir/ et /recevoir/ + /non-donner/ représentent les extrêmes de l'échange déséquilibré : en fait, il s'agit là aussi de non-échange ; cependant, seul le terme neutre, "non-échange" proprement dit, se définit par une situation de non-communication. Les termes tensifs dénommés "poire" et "jeune loup" ont été mis en position de termes de "troisième génération" sur ce schéma, en dépendance du terme complexe. Si les objets étaient de valeur négative (coups, injures), "se faire avoir" changerait de côté.

On peut s'étonner d'avoir réussi, cette fois, à poser un schéma canonique où, conformément aux indications du Dictionnaire, les termes graduels sont engendrés par le terme complexe, et en positions tensives par rapport aux termes de second ordre posés de chaque côté du carré. Il semble que la réussite tienne au fait que /donner/ et /recevoir/ sont des opérations strictement réciproques sur le plan narratif. Les conditions de la réussite sont donc remplies quand le /faire/ met en scène un sujet et un anti-sujet dotés du même programme : ils sont en compétition pour le même objet de valeur qu'ils veulent tous deux acquérir (ou conserver). On peut remarquer que la catégorie du pouvoir-faire, dans l'affrontement, est par définition graduelle, puisque la réussite de la performance suppose que le sujet possède un pouvoir-faire supérieur au pouvoir-résister (à la transformation) de l'anti-sujet.

Si nous additionnons, maintenant, les performances élémentaires pour rendre compte de l'activité du sujet opérateur à un niveau un peu plus global, on ne m'accusera pas, j'espère, d'ajouter trop d'interprétations personnelles aux images du corpus si je dis que le téléphone, avec sa sonnerie insistante, et sa façon de

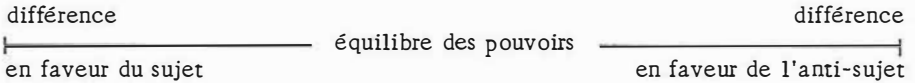
vous déranger aux plus mauvais moments, relève de l'aspectualisation temporelle qui met en jeu l'itérativité. L'anti-sujet est construit en actant collectif de tous les coups de téléphone reçus ou donnés. Que cette catégorie soit graduelle ne peut faire de doute pour personne ; une des extrémités serait le téléphone qui résonne aussitôt une conversation terminée, et cela durant toute la journée de travail. L'autre extrémité (que, personnellement, je ne trouve pas si dysphorique que cela) est que le téléphone ne sonne jamais. Cependant, il faut y ajouter les coups de téléphone que le sujet donne en vain, les correspondants absents, les barrages de secrétaires... et les répondeurs automatiques. Il est probablement trop difficile de suggérer par l'image l'angoissant silence d'un téléphone, aussi le corpus recourt-il à la figurativité spatiale : le petit personnage replié sur lui-même dans un tunnel, par exemple, peut être homologué à cette privation de contact.

Cependant, il existe une autre façon d'interpréter le terme de non-échange : il peut être un neutre, mais aussi un terme polarisé négativement ; c'est un problème habituel quand on tente d'appliquer le groupe de Klein aux modalités : dans le ne pas pouvoir-ne pas faire, faut-il insister sur le non-pouvoir, et envisager un sujet complètement "passif", ou glisser vers le /devoir-faire/ d'un sujet

manipulé ? Dans le cas qui nous occupe, la genèse de l'anxiété du sujet serait due à une anticipation de l'affrontement, avec une sous-évaluation de son propre pouvoir-faire, et/ou une surévaluation du pouvoir-faire de l'anti-sujet collectif, qui rendrait probable l'échec de la performance ; on peut remarquer que la solution logique d'un affrontement où le sujet et l'anti-sujet ont même compétence est le "match nul". En toute logique, cette position est différente du non-échange. On pourrait alors complé-

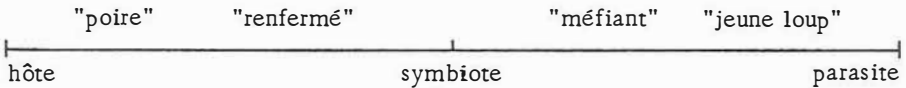


ter le schéma par l'addition de termes tensifs subordonnés à la position "ni... ni", qui correspondraient à la "résistance" (active) aux opérations de donner et recevoir. La catégorie graduelle du pouvoir-faire (résister) peut se représenter de la façon suivante :



Une différence en faveur du sujet est soit un excès de pouvoir du sujet, soit une insuffisance de pouvoir de l'anti-sujet ; de même, une différence en faveur de l'anti-sujet est soit une insuffisance de pouvoir du sujet, soit un excès de pouvoir de l'anti-sujet. On pourrait dénommer deux nouveaux rôles : le "méfiant", vis-à-vis des "cadeaux" (qui ne s'en laisse pas conter), et le "renfermé" (ou réservé), qui ne se livre pas comme la "poire" évoquée plus haut.

Malgré l'intérêt de cette génération de termes du troisième ordre, il faut cependant remarquer que le gain est assez maigre. De surcroît, cette génération aux apparences rigoureuses risque de nous empêcher de relever que nous avons à nouveau constitué une catégorie graduelle, qui aurait très bien pu être posée directement, par exemple à partir des deux rôles thématiques d'"hôte" et de "parasite" : dans l'aspectualisation de l'opération d'échange, cette catégorie concerne la qualité actorielle de l'un des partenaires, ou encore l'opposition des deux acteurs de l'échange :



La catégorie graduelle hôte/parasite possède son propre terme médian correspondant à l'échange équilibré - la symbiose - où chacun profite à l'autre, et de l'autre, tant en donnant qu'en recevant.

Cependant, la logique du juste milieu ne correspond pas au discours implicite des psychotropes ; le schéma narratif que l'on peut reconstituer à partir de la représentation "avant" et "après" leur emploi est celui d'une perte, puis d'une restauration du pouvoir-recevoir ou même, plus brutalement, du pouvoir-prendre. Cependant le partenaire de la communication n'est pas représenté, et une aspectualisation proprement actorielle du pouvoir-faire en rapport avec les capacités de l'anti-sujet est remplacée par des aspectualisations temporelles et spatiales. Deux solutions différentes sont proposées pour que subsiste seul le côté euphorique de la communication :

a) décompétentialisation de l'anti-sujet ; le partenaire de la communication est figuré par un lieu et, comme tel, dans l'incapacité de résister au faire du

sujet, qui peut y puiser à loisir les objets positifs. Dans l'affrontement avec un anti-sujet non modalisé, le sujet ne peut pas perdre ;

b) sur-compétentialisation du sujet : il est représenté avec le pouvoir (magique) d'enjamber les obstacles, ou de se déplacer en volant comme "superman" ou, en tout cas, à grande vitesse. Contre un anti-sujet soumis au déroulement du temps "naturel", le sujet qui gagne du temps ne peut que remporter l'épreuve.

Que devient alors l'échange, qui semblait le parcours narratif adéquat pour rendre compte de la figurativité de la communication par combinaison du faire émissif et du faire réceptif ? L'échange est remplacé par un échange déséquilibré au profit du patient, qui "gagne" et reçoit des objets positifs sans perdre quoi que ce soit. On peut être surpris par une telle solution (imaginaire) à la vie sociale. Il semble qu'elle s'inscrive dans un courant "matérialiste" où même les objets cognitifs (que peut-on donner d'autre par téléphone ?) ne sont pas participatifs. Pour le formuler autrement, l'augmentation de l'avoir produit une augmentation de l'être (de la compétence du sujet), et inversement ; c'est pourquoi même l'échange est dysphorique. Cette "faim" ou ce besoin sans cesse renouvelé de recevoir indique une logique narrative où le héros s'use, où la compétence se détruit, spontanément ou non ; nous ne sommes pas dans les contes de fées, où la compétence s'accumule au fur et à mesure des épreuves ; ce n'est même pas une logique narrative de textes scientifiques, où, comme nous le soulignons plus haut, la compétence est constante jusqu'à ce que le sujet disparaisse. Dans cette lutte pour la survie, c'est effectivement une question de vie et de mort que la compétence soit sans cesse renouvelée, et la plus grande possible, pour parer à toute éventualité.

#### IV. 3. L'amour, la mort

La configuration narrative du héros dont la compétence se détruit au cours du temps nous rapproche cependant de la problématique rencontrée à propos de l'action des psychotropes. La transformation à laquelle procédait le médicament n'était pas assez détaillée pour que nous puissions décrire un anti-sujet en compétition pour le même objet. Le parcours figuratif pouvait être comparé à celui d'un Destinateur en ce sens qu'il était un "faire-faire", aussi souvent et dans autant de lieux que possible. Cette activité manipulatoire avait pour limites la "présence" de la molécule ; son élimination, ou son accession à des lieux



inappropriés marquait la cessation de la manipulation positive. Bien entendu, s'agissant d'un acteur non humain, le rôle de Destinateur était celui d'un délégué du médecin. De surcroît, le psychotrope ne remplissait pas toutes les fonctions généralement reconnues à un Destinateur. En fait, "l'observateur", dont nous avons tant parlé, était celui qui recevait (par délégation, à nouveau), le rôle de Destinateur-judicateur.

Il existe cependant une autre classe d'anti-sujets, pour lesquels il faudrait peut-être inventer un nouveau nom : ce sont les anti-sujets qui défont ce que font les sujets. Ils enlèvent, par exemple, l'objet donné au récepteur (ou destinataire de la performance). Ces anti-sujets, contrairement à ceux qui étaient en compétition pour le même /faire/ et qui donc possédaient le même système de valeurs, dépendent, eux, d'un autre Destinateur. On pourrait peut-être parler, plus simplement, d'un conflit de Destinateurs, sans prendre en compte les sujets opérateurs délégués. Ils sont, en effet, hiérarchiquement supérieurs aux sujets et anti-sujets précédents. La "scène" du téléphone peut alors recevoir une autre interprétation. Certains coups de téléphone "construisent" le héros, et d'autres le "détruisent". On n'a plus alors affaire à l'aspectualisation du nombre de performances comme dans le cas précédent, où le discours des anxiolytiques insistait sur la dimension dysphorique de l'hypercommunication, et celui des anti-dépresseurs sur le côté dysphorique de la sous-communication. L'évaluation se fait sur la compétence du sujet, qui peut croître ou décroître selon que le bilan des coups de téléphone (ou des communications) des deux types est positif ou négatif. La communication devient un programme d'usage pour le programme de base "vivre" (bien vivre, si possible). Mais on peut aussi concevoir la communication comme une opération élémentaire, sujette aux aspectualisations temporelle du transitoire/prolongé, et spatiale du limité/propagé, tandis que la journée de vie serait la globalisation de ces actions élémentaires. On peut alors prendre en compte la fréquence des appels et la dispersion de leur localisation (ou la diversité des provenances). Une nouvelle globalisation portant sur une durée plus longue (une semaine, un mois, un an...) mesurerait l'état de "popularité" du sujet, sa compétence à communiquer ; ses variations s'exprimeraient selon les catégories du transitoire/prolongé, et du limité/propagé.

Puisque les correspondants sont séparés en deux classes, les Destinateurs qui construisent et les anti-Destinateurs qui détruisent, la modalité du devoir-faire

semblerait tout indiquée. Cependant, le discours insiste davantage sur le rôle de Destinateur-garant-des-valeurs que sur le manipulateur. Il s'agirait alors de Destinateurs des passions plutôt que des actions. Les images le situent sur la dimension spatiale : portes et fenêtres sont ouvertes sur des jardins fleuris ou des prairies

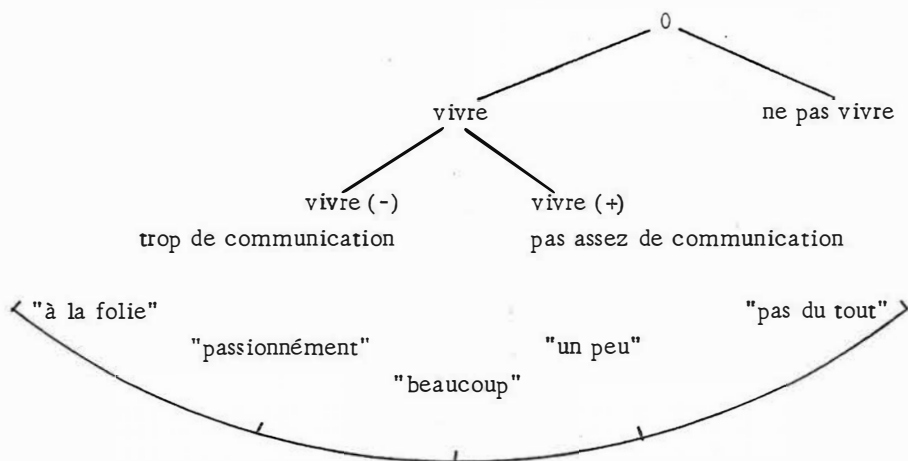


enseuleillées. Les acteurs humains, quand ils sont présents, sont effectivement souvent passifs.

Par la présentation d'objets désirables (et accessibles), le discours des anti-dépresseurs suggère que le rôle du médicament est de restaurer le vouloir-vivre du patient. Sa position, par rapport aux Destinateurs des partenaires de la communication, est celle d'un choix à reconsidérer : déprimé, le patient a adhéré aux valeurs de la communication destructrice, il s'est enfermé en lui-

même pour s'en défendre, et l'adhésion définitive serait bien manifestée par l'auto-destruction, le suicide, souvent mentionné dans le discours de la dépression ; les paysages ensoleillés sont là pour manifester les communications placées sous la garantie du "bon" Destinateur, et susciter le vouloir-vivre correspondant, fait d'une accumulation de communications "constructives". Installé dans le duratif, vivre ressemble plus à une qualification de l'être qu'à un faire. La distinction, si claire au niveau narratif, du faire et de l'état, prend-elle le caractère d'une catégorie graduelle au niveau discursif ? Ce serait l'effet produit par l'aspectualisation temporelle et spatiale : un faire prolongé tend vers un état, de même

qu'un faire propagé dans l'espace. Au contraire, un état transitoire dans le temps et limité dans l'espace tend vers un faire. On pourrait dire aussi que cette confusion provient du fait que la communication (programme d'usage, et clairement du type /faire/) est cumulée au cours des globalisations successives qui aboutissent au programme de base /vivre/, de sorte qu'une accumulation de faire est un état. En fait, à chaque globalisation, l'observateur implicite change d'échelle, et ce qui était /faire/ au niveau des opérations élémentaires devient état pour l'observateur englobant qui évalue le patient par rapport à ses partenaires en communication élevés au rang d'actant collectif. Les valeurs de l'état du sujet peuvent s'exprimer très commodément dans la catégorie graduelle des quantificateurs indéfinis de la marguerite de l'amoureux si on se souvient du discours des anxiolytiques, où l'hypercommunication est dysphorique :



On pourrait penser, comme précédemment, à la résolution de la logique du juste milieu entre l'excès et l'insuffisance par une distinction temporelle portant sur le rythme, ou par une distinction spatiale du type vie publique/vie privée. En fait, deux solutions différentes sont utilisées pour "ouvrir" ce cercle vicieux. L'une est la neutralisation de l'anti-Destinateur par le psychotrope, chargé de le rendre impuissant. L'autre survalorise le Destinateur positif.

Certaines images mettent en scène d'autres acteurs, tiers en relation avec le patient (lui-même marqué d'un cadrage spécial, ou juxtaposé à la boîte de



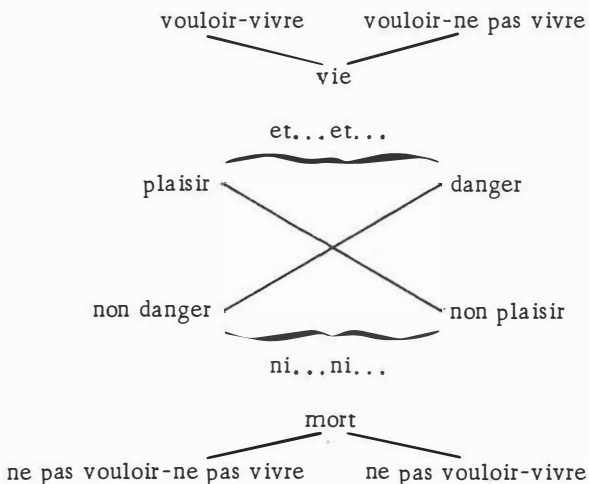
celui d'une communication affectueuse, cela revient à dire que les partenaires de la communication se conforment à l'attitude du patient et le traitent comme lui-même les traite ; les autres sont simplement des miroirs. Dans cette vision optimiste des relations sociales, le rejet ou l'isolement (absence de communication) ne sont que les reflets de l'attitude du sujet vis-à-vis d'autrui.

Grâce à la formation d'un actant collectif, l'anti-Destinateur, qui était auparavant "l'autre", le partenaire de la communication destructive, se trouve maintenant en syncrétisme avec le "bon" Destinateur dans l'acteur-patient, et là, il peut être détruit par l'action du psychotrope. La modalité graduelle du vouloir-être (vouloir-vivre) est ainsi remplacée par un choix dans une catégorie fortement orientée distinguant deux modes de vie : /être entouré/, qui est euphorique, s'oppose à /être isolé/, l'isolement étant la mort.

Cependant, le Destinateur peut aussi être figuré à l'aide d'acteurs non-humains, des paysages, le plus souvent. La valeur de la relation est directement évoquée par la "tonalité" du paysage, euphorique ou dysphorique. Le patient y est parfois représenté, mais ces images n'évoquent plus la vie professionnelle et

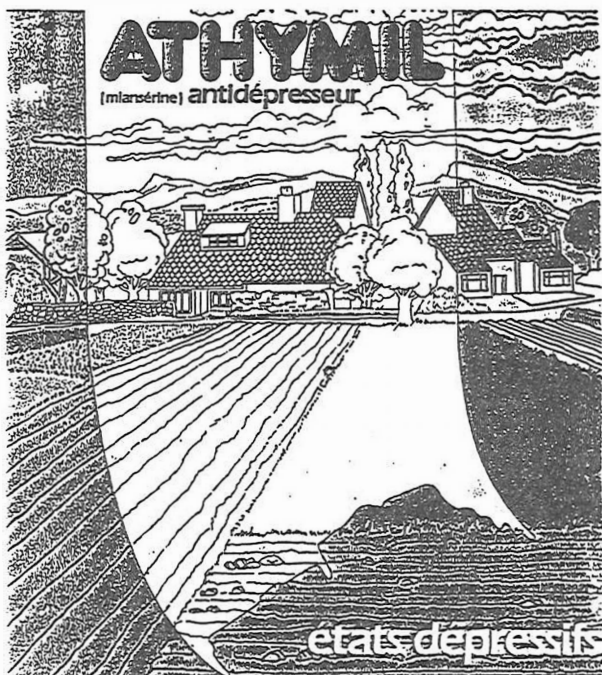


concernent, comme par hasard, des personnages féminins ou enfantins. On voit par exemple une femme en chemise de nuit, de dos, à sa fenêtre ouverte, donnant sur un jardin fleuri ; la lumière naissante du matin, et la douce brise qui fait voler le léger tissu, entrent à l'intérieur de la chambre. C'est là l'image d'un destinateur positif, en synchrétisme avec le sujet qui ouvre la relation, et qui "gagne" à cette relation. A l'inverse, l'extérieur peut être représenté comme une vague sur le point de déferler avec, en surimpression, un visage féminin angoissé. Là, le sujet "perd" en s'intégrant l'anti-Destinateur. La catégorie du vouloir-faire apparaît aussi susceptible de gradualité que le pouvoir-faire quand on considère que "vivre" combine plaisir et danger :



Une nouvelle fois, nous avons réussi à définir un schéma canonique où les termes graduels peuvent être disposés comme des termes tensifs autour de la position complexe. La réussite est due à une séparation de deux facteurs dans la relation intersubjective. On peut les caricaturer rapidement comme un Destinateur présentant des objets soit du type coups (danger) soit du type baisers (plaisir). Le conflit, intériorisé par le héros, pourrait l'amener au dilemme : si trop de risques accompagnent le plaisir escompté, le vouloir-vivre peut se transformer en une catégorie refermée en cercle, où l'excès rejoint l'insuffisance. L'écriture du schéma, fondée sur les solutions proposées par la publicité des psychotropes, manifeste l'ouverture du cercle. Le vouloir-être (vivre), de graduel devient

catégorique. Qui voudrait recevoir des coups ? Le choix se fait entre le Destinataire de l'amour (constructif) et le Destinataire de la mort (destructif). La mise en scène de l'action du psychotrope a pour fonction de nier le mauvais Destinataire et d'asserter le bon. En effet, dans les images de l'action du psychotrope, celui-ci transforme le paysage, d'un coup d'éponge magique ou par l'intermédiaire d'un mystérieux arc-en-ciel. Encore une solution utopique où l'excès et l'insuffisance disparaissent au profit d'une vision binaire.



Le schéma générant des termes de troisième génération à partir d'un groupe de Klein est donc opératoire quand la catégorie graduelle d'excès et d'insuffisance est ouverte et polarisée. Cependant, il faut bien remarquer que l'écriture du groupe de Klein présuppose que l'analyse ait permis la séparation du négatif et du positif à l'aide de deux facteurs seulement. Ces facteurs, plaisir et danger, ne font pas partie de la dimension discursive de l'aspectualisation. Nous les avons trouvés au niveau du schéma narratif et de ses actants, objet et anti-objet, sujet

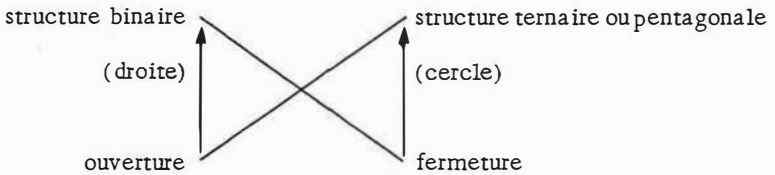
et anti-sujet, Destinateur et anti-Destinateur. Nous avons exploité la symétrie entre un programme de construction et un programme de destruction posée par le corpus. Il peut paraître surprenant de voir apparaître la catégorie du vouloir-faire comme terme de troisième génération. C'est à dessein que nous avons poussé jusque là la logique de la démonstration. Les "carrés" modaux n'ont, selon nous, aucune existence "immanente". Le vouloir-faire, comme le pouvoir-faire, peut être une catégorie graduelle. La construction de carrés sémiotiques ou de groupes de Klein peut intervenir à tous les niveaux du parcours génératif, certes, et donc aussi à celui des modalités, mais le discours considéré doit gouverner le choix entre ces modèles et d'autres possibles, arbres permettant de séparer plus de deux facteurs, représentation linéaire des catégories graduelles, ou représentation cyclique.

## V. CONCLUSION

Le mouvement persuasif du corpus étudié consiste en l'établissement d'une logique ternaire ou pentagonale, puis en la reconstitution d'une logique binaire. Le choix, dans une logique du juste milieu, est présenté comme dysphorique. Etant donné que l'on a eu affaire, depuis le début, à des catégories graduelles, on peut tenter d'interpréter l'euphorie et la dysphorie en fonction de la distance intercalée entre les termes de la graduation. Cette distance serait difficile à évaluer, néanmoins, si nous ne disposions pas du concept de tensivité, qui décrit la proximité entre une gradation et l'un des pôles de la catégorie. La plus grande distance entre deux gradations serait donc la tensivité de chacun vers le pôle correspondant. Dans le cas d'une logique ternaire ou pentagonale, nous avons vu que les deux pôles négatifs peuvent être fréquemment homologués, en tout cas par leur caractère dysphorique commun. Si ces deux pôles sont proches, la représentation qui s'impose pour la catégorie est un cercle, et la distance du terme positif aux deux termes négatifs est nécessairement moins grande que si la catégorie est une droite infinie. Par ailleurs, les deux termes intermédiaires d'excès et d'insuffisance, bien que leur polarité (négative) soit empruntée aux termes extrêmes, restent proches du juste milieu ; on peut soit dire que la tensivité s'exerce dans tous les sens, soit qu'elle est absente. Le déroulement syntagmatique de la persuasion peut donc être représenté par un parcours de destruction-structuration, qu'on me pardonnera, j'espère, de mettre en carré. En effet, dans cet article, je n'ai pas voulu nier systématiquement le caractère



heuristique du carré, mais seulement attirer l'attention sur certains emplois abusifs, non-heuristiques, et proposer quelques alternatives.



Dans ce carré, la fermeture (en un cercle) décrit la confusion. La structure ternaire ou pentagonale correspond à une nouvelle polarisation, où les distances sont faibles. L'ouverture rend possible une nouvelle séparation des pôles, fixés dans une nouvelle structure binaire.

Dans le cas des sujets humains, nous avons pu introduire les modalités du pouvoir-faire, en relation avec un anti-sujet désirant le même objet que le sujet, et le vouloir-être, en relation avec un destinataire responsable de la valeur des objets. Ces deux catégories modales peuvent se présenter sur le mode graduel ; cependant, situées à un niveau de profondeur plus grand que les catégories aspectuelles, elles semblent plus simples à traiter. Les groupes de Klein, conventionnellement utilisés pour les modalités, peuvent se "cycliser" selon la suite des quantificateurs indéfinis. Dans ce cas, on a des carrés qui "tournent rond"... Toutefois, leur structure fondamentalement binaire (le faire et le ne-pas-faire) est favorable à une séparation du /faire/ en deux faire opposés. Ces faire peuvent s'opposer selon la dimension spatiale, la dimension temporelle ou la dimension actorielle. Je me suis intéressée aux cas où l'opposition concernait deux dimensions en même temps. A ce moment, un arbre convenait mieux pour rendre compte des ramifications de l'opposition des faire. Je n'ai pas essayé de pousser la virtuosité jusqu'à présenter des oppositions fondées sur les trois dimensions à la fois. En effet, la dimension actorielle pouvait être située comme "interprétation" des différents embranchements (ou termes de seconde génération).

Il paraît normal qu'au long du parcours génératif, les catégories modales du faire et de l'être se transforment en aspectualisations temporelles, spatiales et actérielles du faire. Je voudrais cependant faire remarquer la parenté qui existe entre les trois types d'aspectualisations et l'opération de débrayage, où l'énonciateur installe dans son discours un non-je, non-ici et non-maintenant.

L'actant observateur dont nous avons eu besoin pour définir les différentes aspectualisations ressemble, dans sa version scientifique, où il est figuré comme un acteur non-humain bien réel, à une opération de réembrayage. Tout se passe comme s'il rapportait à l'énonciateur les récits constitués par toutes les opérations des différents sujets, antisujets, destinataires et anti-destinataires en présence. C'est un parcours figuratif de réembrayage. Il nous a semblé raisonnable de ne pas utiliser les modalités pour les sujets non-humains. Nous nous en sommes tenue au concept de rôle thématique. Mais dans l'aspectualisation, les trois dimensions semblent liées aux compétences d'un même observateur. Nous avons distingué deux types d'observateurs, l'un centré (immobile), l'autre "multiple" (ou mobile), ce qui nous conduit à envisager deux types d'opérations de débrayage/réembrayage. Il s'agira dans certains cas d'opérations de mise en discours, propres à l'écriture de récits de fiction ; mais l'examen des discours scientifiques ou assimilés amène à considérer comme "effets de réalité" ces débrayages et réembrayages (1). Ils deviennent aussi "matériels" que les opérations de manipulation et de sanction mises en scène dans les récits. Il est d'usage de distinguer, dans l'énonciation, le débrayage énoncif et le débrayage énonciatif. Il semble que cette distinction ne soit pas pertinente pour rendre compte des deux types d'observateurs de réembrayage que nous avons distingués. Il est plus probable que la distinction soit fondée sur la présence d'un point de vue unique (observateur centré) ou de plusieurs points de vue (observateurs multiples). Cependant, j'ai eu tendance, au long de cette étude, à utiliser "observateur multiple" au singulier, parce qu'il ne s'agit pas, comme dans le cas évoqué par J. Fontanille (2), de points de vue différents plus ou moins englobants, ou diversement orientés sur l'objet. Les points de vue des observateurs multiples que j'ai essayé de définir sont corrélés, parce que leurs compétences sont identiques pour tous (et très limitées). L'apparition d'un point de vue intégrateur s'effectue par un nouveau débrayage/réembrayage, la délégation d'un autre observateur. Il peut paraître

---

(1) Cf. M. Hammad, "Le bonhomme d'Ampère", Actes Sémiotiques-Bulletin, VIII, 33, 1985.

(2) In A.J. Greimas et J. Courtés (éds.), Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, vol. II, Paris, Hachette, 1986, entrée "Observateur".

étrange que les types d'observateurs alternent dans les globalisations successives de points de vue. Nous avons tenté d'en rendre compte en attribuant, à l'observateur multiple, le soin de mesurer selon la catégorie présence/absence du faire, et à l'observateur centré, la capacité d'étudier le "passage", la progression du faire. On pourrait aussi parler d'"être" dans ce dernier cas. La globalisation peut se présenter soit comme sommation des états (successifs) pour définir un faire à une échelle supérieure, soit comme cumulation de faire élémentaires pour construire un état.

Je souhaite que le lecteur n'ait pas interprété ce texte comme une mise en question systématique du carré sémiotique. Il joue un rôle irremplaçable pour la schématisation des trois types de différences que l'on rencontre au niveau profond, autrement dit de l'articulation d'une catégorie fondatrice de signification. Lui seul aussi permet la transformation d'une relation de contrariété en parcours syntagmatique. Je ne conteste pas non plus qu'on puisse écrire des carrés à divers niveaux du parcours génératif. Cependant, j'ai voulu attirer l'attention sur le problème que présente la mise en "carré" de catégories graduées. En outre, il apparaît que la génération de termes de troisième génération ne peut se faire que sur des groupes de Klein, qui a priori, puisqu'ils séparent deux facteurs, ne peuvent pas être considérés comme des carrés sémiotiques du fait de leur hétérogénéité. Entre l'excès de carrés et l'insuffisance, mon conseil serait la modération : il existe des modèles alternatifs ; pour chaque cas particulier d'analyse concrète, il faudrait prendre en compte le caractère heuristique du carré par rapport à ses alternatives quand il s'agit d'exposer la façon dont on prend en compte la construction de la signification.

Françoise Bastide

Paris, C. N. R. S.